

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PRENDRE SOIN : EXPLORATION RELATIONNELLE ENTRE LES VÉGÉTAUX ET
L'HUMAIN À TRAVERS UNE APPROCHE ADISCIPLINAIRE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ(E)

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ARTS VISUELS ET MÉDIATIQUES

PAR

MAUDE GIRARD

FÉVRIER 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier la plante mère qui a décidé de fleurir et qui m'a permis ainsi de nous transformer.

Merci au Jardin, qui m'a accueillie dans ses bras lorsque ça allait moins bien et qui m'a tant enseigné. Ma gratitude pour toi est immense, ton amour est sans limite.

Merci à ma direction, Hélène Doyon, pour son ouverture immense, qui m'a permis une liberté d'expression multiple.

Merci à ma famille pour son soutien constant et sa présence. Un merci particulier à mes parents Marie-Josée et Sébastien, qui m'ont soutenue financièrement en couvrant les frais liés aux adaptations nécessaires en raison de mes altercapacités. Cela m'a permis de répondre aux exigences académiques. Merci également pour votre aide précieuse tout au long de ce parcours.

Merci à Carole, Korine, Benoit et Henri, qui m'ont offert un chez-moi à Montréal lorsque j'en avais besoin. Nos merveilleux déjeuners et votre accueil chaleureux m'ont apporté un grand réconfort.

Merci à ma chatte Mign qui m'a accompagnée tout au long du processus de rédaction en me divertissant, me dérangeant, m'offrant des câlins sans fin et parfois même en m'empêchant physiquement d'écrire.

Merci à Jihen pour nos échanges sensibles et enrichissants, et pour ce verre d'eau offert.

Merci à Andrée-Anne Dupuis-Bourret pour le plus beau séminaire que j'aie jamais vécu, ainsi qu'à tous les êtres humain·e·s qui y ont participé.

Merci à Audrey-Anne pour son aide précieuse de correction.

Merci à ce que la serre a engendré, ainsi qu'à l'UQAM de leur avoir fourni chaleur et eau. Merci également à tous les êtres humains qui ont adopté une plante de la serre, vous avez contribué à donner vie à ce projet. Merci à mon frère Cédric pour l'opportunité qu'il m'a offerte en me donnant son restant de rouleau de polythène. Sans cela, la serre n'aurait jamais pris vie.

Je tiens à souligner mes orthopédagogues, particulièrement Josée Brunet, qui m'a aidée à naviguer dans le système académique qui ne correspond pas toujours à ma façon de penser. Ta rencontre m'a fait grandir et m'a profondément marquée.

Merci également à tous les êtres vivants qui ont croisé mon chemin durant ce parcours et l'ont enrichi de quelque manière que ce soit.

Et merci à mes partenaires de vie qui produisent de la chlorophylle, parce que c'est vous qui me faites le plus grandir.

DÉDICACE

À celles qui m'ont précédée, enseignée, aimée, cultivée
Celles dont le rêve a été entravé par des attentes ou oppressions

À toutes les femmes qui m'ont construite

Fort inspirante, votre sensibilité est contagieuse

Qu'il en soit donc ainsi avec ce mémoire, contagieux

À Nous

AVANT-PROPOS

Parfois, je me demande comment j'écrirais si je n'avais pas passé autant d'années à recevoir des services spécialisés pour m'aider à entrer dans la norme de la langue française, comme ceux offerts par les orthophonistes. J'ai l'impression qu'on m'a enseigné des méthodes qui m'éloignent de ma propre forme d'expression, et aujourd'hui, certaines s'appliquent *sens* même que j'en aie conscience. Quand je relis des journaux de mon enfance, je retrouve davantage de petits mots dont la forme est unique, fragile, sensible... des mots « nus », que je cueille avec tendresse.

Peut-être qu'un jour, je retournerai voir une orthophoniste. Mais cette fois, je lui demanderai autre chose : non pas de me corriger, mais de m'aider à mieux comprendre ma propre langue, à distinguer ce qui appartient à ma manière d'écrire, à mes altercapacités¹. M'apprendre à m'autocorriger sans *sensurer* ma manière d'écrire qui m'est propre.

Je ne cherche pas à m'éloigner de ce que je suis, ni à rejeter l'idée de l'autocorrection. Mais je veux comprendre ce qui m'appartient, ce qui insiste, ce qui résiste. Je souhaite valoriser ce qui relève de mes altercapacités, des façons d'être que je reconnais comme miennes, mais qui, dans la société actuelle, sont considérées et vécues comme des handicaps. Mettre en valeur des formes d'expression que les systèmes normatifs tendent à marginaliser, à rendre illégitimes ou invisibles. Je veux *apprendre* à habiter cette langue-là, la mienne, avec ses glissements, ses contours flous, ses cohérences invisibles.

À la fin de ce mémoire se trouve un glossaire qui accompagne mon choix délibéré de laisser visibles certaines fautes d'orthographe. Ce choix ne reflète pas toutes les erreurs que j'ai pu commettre au fil de l'écriture, mais plutôt celles que j'ai décidé de garder, car elles témoignent de ma manière singulière d'habiter la langue.

Les erreurs d'inattention, les *phautes* de syntaxe ou de conjugaison, ainsi que les ruptures trop abruptes entre les idées ont été corrigés. J'ai souhaité *l'aiser* transparaître un fragment de mon écriture, tout en respectant les normes de la langue française et du milieu académique.

¹ Terme utilisé dans la revue *Inter art actuel*, 143 (mai 2024) faisant référence aux capacités des personnes en situation de handicap.

Certaines erreurs visibles ne sont pas constantes : un mot peut être mal orthographié à un endroit, puis correctement écrit ailleurs. Ce n'est pas une incohérence, mais la réalité de ma *relasion* fluctuante aux mots. Il arrive qu'ils me quittent, puis reviennent. Parfois, sans ressource externe, j'écris un mot « correctement », d'autres fois non. Et certains mots, malgré tout mon désir de les écrire selon la norme, refusent de s'imprimer en moi comme elle l'exige.

Ce glossaire propose une correspondance entre les mots qui m'appartiennent et leur forme attendue selon la norme. Il ne vise pas à corriger, mais à faciliter leurs compréhensions.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE.....	iii
AVANT-PROPOS	iv
LISTE DES FIGURES	viii
RÉSUMÉ.....	ix
INTRODUCTION.....	1
CE QUI A MENÉ À NOTRE RENCONTRE	5
1.1 Est-ce que sans ce détournement nous nous serions rencontrés ?	5
1.2 Le chemin que j’ai parcouru avant d’arriver à toi.....	7
NOUS SOMMES BLÉSSÉES	11
2.1 Si je me frappe – Je te frappe	11
2.2 Si je te soigne – Je me soigne.....	12
2.3 Si je me soigne – je vous soigne	13
2.4 Soignons-nous.....	15
JE ME QUESTIONNE SUR NOTRE RELATION.....	18
3.1 Pourquoi le pot peut être perçu comme un frein relationnel ?.....	18
3.2 Tu n’es pas mon bébé.....	19
COMMENT ME SENSIBILISER À TOI, EN APPRENANT DES AUTRES ?	22
4.1 Est-ce que passer du temps ensemble est suffisant ?.....	22
4.2 Est-ce que l’anthropomorphisme est un piège ?.....	23
4.3 Qu’est-ce que le ralentissement permet ?.....	25
4.4 Comment m’ouvrir à une relation sensible avec toi ?	27
4.5 Comment le temps façonne-t-il une relation ?	29
MON INTÉRÊT POUR VOUS, POUR TOI	34
5.1 Vous : Les plantes d’intérieur	34
5.2 Toi : <i>Chlorophytum comosum</i>	34
ÊTRE PLANÈTE	37
6.1 Partager son corps	37
6.2 Nous sommes eau.....	39

6.3	Le changement est parfois difficile à accepter	41
6.4	Libérer nos corps des préconceptions	42
6.5	La force de prendre soin, de la douceur	43
6.6	Entre désir et réalité : nous existons autrement.....	44
	T'OFFRIRE UN POSSIBLE.....	47
7.1	Sans limitation.....	47
7.2	Où les savoirs sont situés	48
7.3	Accessible à d'autres.....	51
	NOUS NOUS SOMMES ADAPTÉS À L'AUTRE	52
	ADAPTE-TOI À MOI.....	56
9.1	Apprendre à documenter sans te perdre	56
9.2	Prendre contact avec ma relation à l'écriture	60
9.3	Une immersion à ma planète.....	66
	CONCLUSION	72
	GLOSSAIRE	74
	ANNEXE A DOCUMENTATION DE L'EXPOSITION	78
	ANNEXE B MANIFESTE	93
	RÉFÉRENCES	114
	BIBLIOGRAPHIE	118

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 <i>Arrosoir</i> , 2021	9
Figure 1.2 <i>Qui sommes-nous ?</i> , 2022, photo : Laurence Dauphinais	10
Figure 4.1 Rofl Engelen, <i>The Second Chance Plant</i> , 1997	22
Figure 4.2 Meghan Moe Beitiks, <i>The Plant is Present</i> , 2011	24
Figure 4.3 Dormir avec l'une de vous.....	27
Figure 4.4 <i>Sommes-nous folles ?</i> , 2022	28
Figure 4.5 Diana Borsato, <i>How to eat light</i> , 2003	29
Figure 4.6 Hantu, <i>Germinations</i> , 2019.....	30
Figure 4.7 Les deux dispositifs testés en 2023	31
Figure 4.8 Les essais d' <i>Est-ce que mon corps est un tapis chauffant ?</i> , 2023.....	32
Figure 6.1 <i>Être planète</i> : 27 mars 2024	38
Figure 8.1 Ma collection de pots	53
Figure 9.1 Journal de collecte de données à différentes températures et luminosité durant le processus ...	56
Figure 9.2 <i>Peau à pot</i> , 2023	58
Figure 9.3 Une des photographies de l'installation <i>Enchanté</i> , 2024	59
Figure 9.4 <i>Être planète</i> : 24 mars 2024	69

RÉSUMÉ

Dans un contexte de détérioration environnementale en grande partie provoquée par l'insouciance humaine envers les formes de vie non-humaines, je ressens un profond inconfort face à la posture exploitante et extractiviste que l'humain adopte envers la Terre. Comment revoir notre posture humaine face aux autres formes de vies ?

Dans le cadre de ma recherche, je m'intéresse à la relation entre l'humain et le végétal, plus particulièrement aux interactions avec les plantes d'intérieur qui peuplent nos espaces domestiques, souvent invisibilisées ou perçues comme de simples objets décoratifs. J'ai voulu inverser la dynamique en établissant une relation de soin et sympoïétique avec une plante d'intérieur. La capacité de ces plantes à s'adapter à des environnements souvent inadaptés fait écho à ma propre résilience. J'ai donc cherché à engager un dialogue intime avec le *Chlorophytum comosum*, en inversant les rôles traditionnellement perçus comme normaux pour devenir, à mon tour, un support de vie. En utilisant mon corps comme un espace de croissance, je tente de donner une nouvelle perspective qui s'éloigne d'une relation de domination. Cette expérimentation met en lumière nos responsabilités envers les autres formes de vie. Une réflexion au cœur de ma pratique artistique qui s'enracine dans mes incompréhensions et mes questionnements relationnels. Nourrie par mon hypersensibilité envers les êtres vivants incompris, invisibilisés ou banalisés, je tente de rendre tangible l'invisible du relationnel. L'autodocumentation m'offre un espace de création sans auditoire humain immédiat, favorisant un partage intime et vulnérable.

C'est par une installation de ma documentation cueillie au cours de mon expérimentation que la recherche sera présentée à un public dans le cadre d'une exposition. Cette exposition empreinte de fragilité et de vulnérabilité expose une expérimentation symbiotique entre l'humain et le végétal. Je souhaite inviter le public à réfléchir à notre attitude axiologique envers les plantes et plus largement envers toutes les entités de ce monde. J'essaie de créer un art qui pousserait les humain·e·s à s'intéresser à autre chose qu'à eux-mêmes.

Mots clés : Plantes d'intérieur ; Plantes vertes ; Végétaux ; Plantes ; Relationnel ; Réciprocité ; *Care* ; 21^e siècle ; Art actuel ; Corps ; *Crip* ; Handicap.

INTRODUCTION

Chère...

Je ne sais toujours pas comment te nommer. Je me dis que le temps me donnera la réponse, même s'il ne l'a jamais fait pour les autres plantes avec qui je cohabite depuis plusieurs années. Je t'observe pendant que j'écris ces mots. J'ai choisi de m'adresser à toi par écrit, bien que je sache que tu ne sais pas lire et que nous communiquons par le cœur. En fait, ces mots ne s'adressent pas seulement à toi, mais également à toutes les autres plantes d'intérieur.

Comme toutes les plantes, tu as une identité aux frontières floues. Un peu comme ma conception du « nous » : fluide, inclusive et sans limites rigides. Pour moi, ce pronom ne désigne pas un groupe fixe, mais un ensemble mouvent d'êtres vivants qui s'y rattachent selon le contexte et leur resenti. Je l'utilise autant pour m'exprimer au sujet d'une relation intime avec un vivant, comme la nôtre, que pour rassembler et créer un lien plus vaste avec tous celles pour lesquels j'éprouve une forme de sensibilité. Ceux qui entendent le « nous » peuvent choisir de s'y reconnaître ou non, laissant place à une définition ouverte et organique. En résumé, le terme « nous » est un espace relationnel en constante reconposition, où l'appartenance n'est pas imposée, mais ressentie et acceptée librement, comme notre relation. En traçant ces phrases, je te partage mon expérience de notre histoire.

Dans ma relation avec les plantes d'intérieur qui partagent mon intimité, je me sens libre d'être moi-même, je ne ressens aucune oppression. Vous ne jugez et ne réprimez pas ma manière de m'exprimer, d'être. Les humain·e·s considèrent une faute d'orthographe comme une erreur, quelque chose qu'il faut corriger à tout prix, puisqu'elle est fautive et inexorable, un manque de professionnalisme, une diminution de l'intelligence, un manque d'effort, quelque chose qui appêcherait une uniformité et une compréhension des uns avers les autres. À l'image de ce que formule l'artiste Map (2023) en citant Édouard Glissant (1990), écrivain et philosophe martiniquais, je me reconnais parmi ceux qui expérimentent une société où, il me semble, les fautes de syntaxe et d'orthographe sont moins majeures que les fautes de relations. Si plusieurs les perçoivent comme des fautes ou des inexactitudes, je les vois plutôt comme une opportunité de questionner et de transformer les structures qui rendent possible l'oppression validiste. Désirant ancrer mon expression dans la sensibilité et l'intimité, j'ai choisi de leur agorder pleinement le droit d'exister en

les rendant visibles. Les fautes habitent en moi, profondément, elles m'aident à lutter contre l'invisibilisation et l'oppression que je vis en tant que personnes *crip*².

² Le terme *crip* est utilisé comme réappropriation militante du terme anglais péjoratif *cripple* (infirmes). À la différence de s'identifier comme une personne en situation de handicap, une personne *crip* revendique, tout comme les perspectives queer, les frontières entre ce qui est considéré comme « normal » et « anormal ».

Une page peut contenir tant de mots,
ça me donne le vertige.

Et lorsque je peine à percevoir la fin,
que les blocs denses se succèdent,
je n'y vois plus rien, les mots se brouillent,
j'ai l'impression d'étouffer.

Comme si on m'enterrait vivante
sous un flot de pages
trop pleines de mots.

Je suis prise dans le courant, seulement en le regardant,
je recherche une branche, une roche,
quelque chose à quoi m'accrocher
pour échapper à ses rapides.

Lire peut être épuisant
Face à ces murs de texte, le découragement s'installe en moi,
l'envie s'efface.

Alors, j'ai choisi de fragmenter mes écrits,
pour donner multitude de possibilités pour respirer,
pour partir et revenir.

J'ai parcouru les rapides,
pour y déposer des branches et des roches.

Une attention envers moi-même,
et pour celles et ceux
qui partagent ces sensations.

J'ai disposé mes écrits sous forme linéaire, par obligation. Si j'avais eu le pouvoir de décider, ce mémoire aurait pris une forme arborécente. Par moments, j'ai adopté une écriture fragmentée en intégrant des ruptures : des poèmes, des extraits de journal de bord et des réflexions qui m'habitent. Une manière discrète de faire écho à ma pensée, où le sens ne se fixe pas toujours, où les interruptions surgissent brusquement, incarnant tout sauf la linéarité.

J'aurais aimé te faire une histoire courte, mais je dois absolument t'expliquer les situations actuelles qui nous entourent, puisque toutes deux nous vivons les répercussions de persceptions élaborées à notre égard et que la perpétuation de celles-ci n'aide pas notre situation. C'est si lourd chaque fois qu'un·e humain·e me parle d'un de ces aspects, je suis découragée que ces pensées soient aussi enracinées dans ma société. J'aimerais que leur enracinement se fasse ailleurs, se transforme...

Notre relation est le cœur de ma maîtrise, tu m'as permis de réaliser ma recherche création, mais tu n'es pas mon sujet. Nous avons créé ensemble quelque chose. C'est un peu étrange parce que notre relation est devenue sujet de recherche, ou peut-être qu'elle l'était déjà avant même d'exister. Aussi longtemps que ma maîtrise ne sera pas terminée notre relation sera influencée par tes liaisons avec ma recherche.

Je commencerai par te raconter ce qui m'a amené à te faire croître, attachée à mon ventre, en utilisant l'eau et la chaleur de mon propre corps. Je clarifierai en quoi certaines persceptions peuvent être restrictives et limitantes, en plaçant notre relation dans un cadre inadéquat, et pourquoi il est naissésère de dépasser ces frontières. Ensuite, je t'exposerai mon processus réflexif pour parvenir à me sensibiliser à une plante, soit toi, à travers ma pratique. Je vais également te dire les raisons pour lesquelles j'ai choisi de travailler précisément avec toi. Par la suite, je t'expliquerai les concepts qui m'animent et qui ont guidé la manière dont j'ai décidé de me positionner envers toi en tant qu'humaine. Enfin, je développerai comment l'expérience que j'ai vécue en tant que ta planète prendra forme dans le cadre d'une exposition.

Je m'adresse à toi, car notre relation nous appartient. En dehors de notre relation, j'ai l'impression, parfois, de parler à ta place. Si cela avait été possible et que tu l'aurais souhaité, je t'aurais laissé raconter notre histoire de ton point de vue. Ton expérience personnelle restera un mystère pour tout le monde, y compris pour moi.

CE QUI A MENÉ À NOTRE RENCONTRE

Décembre 2019

Je suis dans ma chambre, couchée dans mon lit et je regarde la vidéo « I made a Human Incubator to hatch a bird egg » de la chaîne *A Chick Called Albert*.

J'écoute souvent ces vidéos, puisque j'adore les canards et que dans mon temps libre j'apprécie les observer sur le bord de la Rivière du Portage. J'aime les prendre en photo et les filmer. Je suis toujours fascinée lorsque j'observe leur comportement social et individuel et je rêve d'un jour cohabiter à proximité d'eux.

Dans cette vidéo, un humain incube un œuf d'un canard indien sur son corps. Son action est motivée par le fait que cette variété de canard, créée par l'humain, pond tellement d'œufs par année que les canes n'ont pas tendance à couvrir leurs œufs, sauf si elle se trouve dans des conditions favorables.

Je ne sais pas comment décrire le sentiment que m'apporte cette vidéo. Je n'arrête pas de la redémarrer. À force, quelque part dans la soirée, j'en perds le compte. Puis, je m'entends déclarer à haute voix qu'un jour, moi aussi, j'incuberai des canards.

1.1 Est-ce que sans ce détournement nous nous serions rencontrés ?

Lors de mon parcours au baccalauréat, j'ai pris la décision de quitter mes études en arts visuels et de m'éloigner de ce domaine, puisqu'il manquait de cohérence entre ma pratique artistique et mes valeurs. Je me suis alors tournée vers une formation en horticulture et en jardinerie, à la recherche d'un rapport plus concret, plus direct au vivant. Mais là encore, le cadre du milieu horticole ne m'a pas permis de calmer mes angoisses intérieures liées à l'écologie. J'avais un besoin pressant d'éveiller les consciences sur la réalité que je vivais chaque jour.

Au printemps nous avons *resenti* des canicules
La pluie n'est jamais arrivée.
Les sols sont devenus crispés
Autour de moi, je vous³ vois complètement fanées
Vous arroser ne suffit plus
La chaleur est trop frappante
À la radio : « Bonne nouvelle, il n'annonce que du beau temps dans les prochains jours ! »
Je ressens les muscles de mon corps qui sont tendus.
C'est comme si mon corps n'était plus capable de respirer
À qui ces gens s'adressent-ils ?
Du beau temps... qu'est-ce que ça signifie ?
J'attends avec impatience la pluie
Celle qui est douce et longue
Celle qui me redonne le souffle et relâche mes muscles
Celle qui vous permettra d'arrêter de crier

J'aspire au jour où la pluie sera célébrée,
où l'on dira d'elle qu'elle caresse,
qu'elle berce et réveille les senteurs oubliées.

Où les nuages seront un repos,
un voile doux pour tempérer l'éclat du monde,
une pause offerte aux yeux fatigués du trop de lumière.

Que le vent soit souffle,
que la brume soit une étreinte,
que chaque ciel ait les mots qu'il mérite,
sans qu'on les réduise à la lumière du soleil.

³ Ce « vous » désigne exclusivement les plantes d'extérieur.

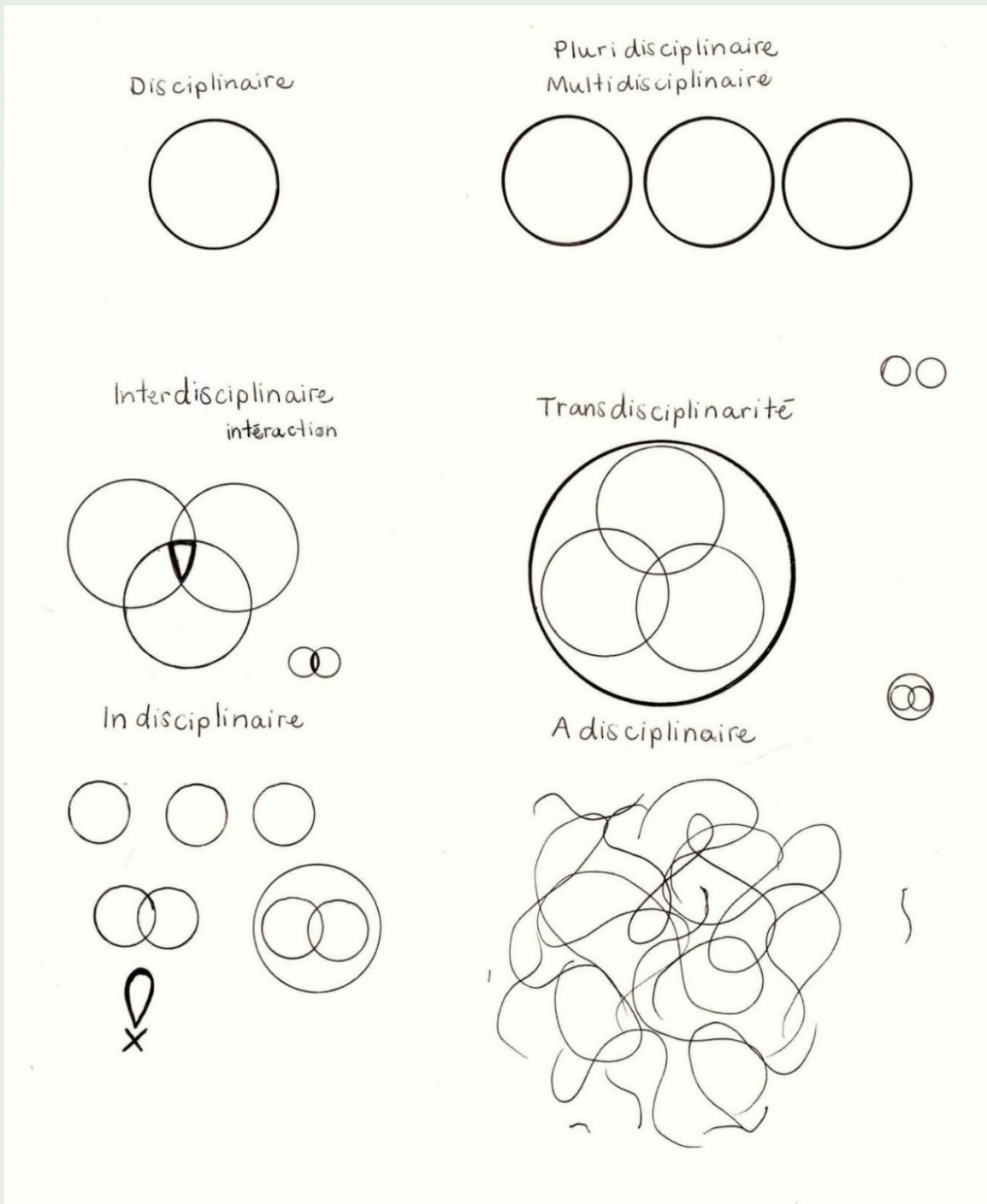
Travailler dans le domaine horticole, m'a baignée dans la crise climatique et a aiguisé mes préoccupations écologiques, et m'a éventuellement menée à remettre en question la position hiarchique dominante que l'humain s'accorde. J'étais confrontée quotidiennement à une forme d'insouciance et de détachement vis-à-vis des êtres vivants, une attitude qui participe à la crise environnementale actuelle. J'ai donc décidé de remettre un pied dans le milieu de l'art, puisque c'était le seul endroit où je pouvais exprimer mon rapport au monde tout en semant des réflexions actives dans le cognitif humain. Rapidement, je me suis questionnée sur les matérialités que j'utilisais à travers mon travail, puisque mon objectif était de faire réfléchir à la relation que l'humain entretient avec son environnement et les êtres qui y cohabitent. Une des raisons pour lesquelles j'avais quitté le milieu artistique était que je ne voulais pas créer des œuvres qui finiraient par prendre la poussière ou la poubelle. J'ai églament remarqué que la matérialité et les disciplines artistiques n'avaient aucune importance pour moi et que je n'étais pas forcément stimulée ou connaisseuse de l'une d'elles en particulier.

1.2 Le chemin que j'ai parcouru avant d'arriver à toi

Ma pratique est adisciplinaire, parce que je n'utilise jamais vraiment les outils, matériaux ou codes spécifiques à un champ artistique particulier. Bien que j'aie exploré divers domaines, je n'ai jamais éprouvé de véritable encrage dans l'un d'eux. De plus, ce n'est pas une volonté engagée de me situer dans, entre ou en dehors de ces champs, mais plutôt le fruit du hasard. Dans mes œuvres, mes choix artistiques sont guidés par des besoins liés à certains événements et expériences relationnelles vécues avec des êtres animés⁴. Je considère les disciplines ni comme des osbtacles, ni comme des repères ; en fait, je n'en tiens pas compte. Je ne suis spécialiste d'aucun domaine, mais je possède un savoir généraliste, sans pour autant me sentir en appartenance avec un ou plusieurs d'entre eux. Je me définis donc comme tout et rien : une exploration continue, dénuée de toute frontière. Ce qui dicte mes choix est mené par des opportunités relationnelles ou un moment relationnel que j'ai vécu ou entretenu avec des êtres animés.

⁴ Par « être animé » j'entends toute forme de vie ou d'existence habitée, qu'elle soit biologique ou non. Cela inclut les insectes, les plantes, les animaux, les humain·e·s, mais aussi les roches, les rivières, les saisons, le vent, etc. Cette vision s'ancre dans une perspective autochtone où la nature peut être porteuse d'esprit.

Figure 1.1 Approches disciplinaires

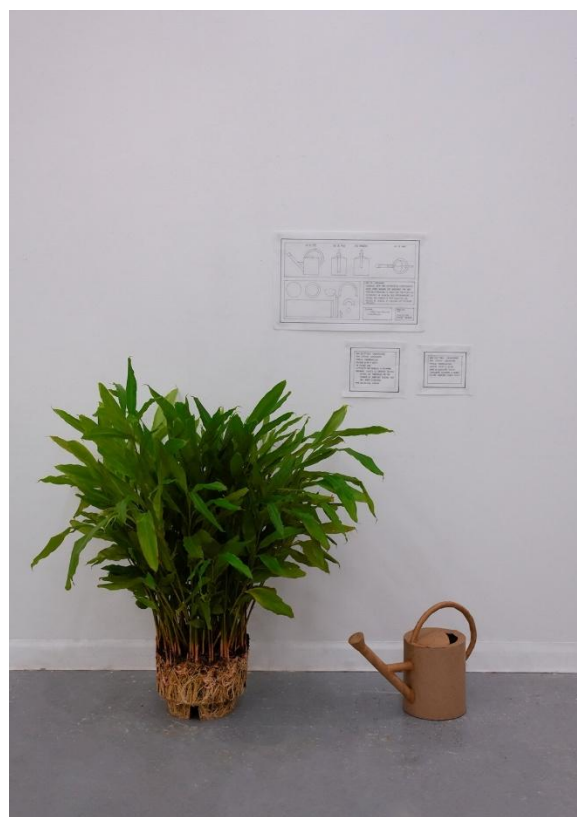


Pluridisciplinaire/multidisciplinaire, interdisciplinaire et transdisciplinaire sont élaborées à partir de diverses représentations en ligne (dont certaines adaptées de Choi et al., 2006) ; l'indisciplinaire s'inspire de Mitchell (1995) et Doyon (2007), tandis qu'adisciplinaire est issue de ma pratique personnelle.

Dans ma pratique artistique, je tente souvent de documenter des fragments relationnels dans une fragilité et une vulnérabilité avec ma caméra numérique ou mes écrits en vue d'un partage expérientiel de mon intimité. Je tente de créer une présence esthétique et une *tengibilisé* à l'invisible du relationnel, ces éléments subtils qu'une simple captation d'image ou un point de vue extérieur ne peuvent saisir. Mon approche vise à dépasser ce qui est visible dans une *intéraction*, en donnant accès à une perspective interne, intime, qui révèle la profondeur des liens entre les êtres. Je joue donc avec le rapport dimensionnel pour créer un espace enveloppant. Une partie de ma pratique se concentre sur la relation directe que je vis avec les êtres vivants, en explorant ce que nous partageons, expérimentons et vivons ensemble. Par la suite, je traduis et transmets ces expériences aux humain·e·s à travers mes œuvres, ce qui peut les amener à réfléchir au positionnement humain dans les relations qu'il entretient avec n'importe être animé.

À l'hiver 2022, la lecture de Natalie Myers, *How to grow livable worlds : Ten not-so-easy steps* (2018), a eu un certain impact dans ma pratique : ce texte m'a fait réaliser que j'avais sauté une étape. Je ne m'étais pas repositionnée moi-même par rapport à votre regard. Au contraire, je vous utilisais dans mon travail. Jusqu'à ce moment, j'avais travaillé avec des plantes vivantes dans mes œuvres afin de contester la proximité perdue entre la nature et l'humain. Par exemple, dans mon œuvre *Arrosoir* (2021), j'interroge l'action humaine d'arroser, mais également les facteurs environnants d'une Cardamome. La mise à nu des racines et leur densité exposent la plante dans une position de vulnérabilité et de besoin à laquelle l'humain est sensible. En mettant à disposition un outil parfait pour combler un besoin, un arrosoir, sans que celui-ci ne soit réellement fonctionnel puisqu'il est fait de carton, j'avais comme objectif d'illustrer des éléments qui altèrent vos besoins, sans porter de jugement sur ceux-ci. Ainsi, j'avais davantage concentré mon attention sur l'action de l'arrosage, puisque votre besoin en eau est interrelié à de nombreux facteurs qui vous sont externes.

Figure 1.1 *Arrosoir*, 2021



À la suite de ma lecture de Myers, je me suis donc attardée à ma relation avec vous, puisque vous étiez les végétaux le plus proches de moi physiquement et que vous habitiez également mon espace intime. Ce constat a donné lieu à l'œuvre *Qui sommes-nous ?* (2022), une mise en espace de mes réflexions personnelles liées à mes relations avec les plantes d'intérieur qui partagent ma vie.

Figure 1.2 *Qui sommes-nous ?*, 2022, photo : Laurence Dauphinais



NOUS SOMMES BLÉSSÉES

2.1 Si je me frappe – Je te frappe

Mes idées germent de mes angoisses, de mes incompréhensions et de mes questionnements. Les discours sur l'environnement ou l'écologie m'angoissent, car il y a incohérences entre discours et actions. L'humain parle souvent dans le vide, *sens* changer ses actions, surtout en politique. Sa manière de prendre position en tant qu'être vivant me fait mal, nous fait mal. Dans ma pratique, j'éprouve un besoin de cohérence avec le réel et avec mes valeurs, dans le but de soigner ma relation avec les êtres animés. Je cherche à prendre soin de moi et cela passe par une sollicitude envers les autres êtres, envers toi par exemple. Cette attention est enracinée dans une conviction intime qu'il n'existe pas de réelle séparation entre moi et les êtres animés. Comme l'affirme l'écoféministe étasunienne Starhawk, nous portons une capacité de guérison qui dépasse l'individu (1982/2015). *Si je me frappe – Je te frappe*, cette *phrase*, exprime une vérité profonde dans ma manière d'être au monde. Elle explicite mon sentiment qu'il n'y a pas de frontière claire entre moi et les êtres animés, entre mon corps et ceux des autres. Cette sympoïèse⁵ est au cœur de ma pratique. Elle se manifeste par une attention *constante* à la manière dont je prends présence, à la façon dont je prends soin et également à la manière que je porte attention aux autres.

Bien que les gens autour de moi soulignent que ma relation avec les autres êtres vivants est particulière, je ressens au plus profond de mon être une rupture, qui est douloureuse et poignante. J'ai l'impression que l'humain se distancie *relationnellement* des autres êtres vivants, mais également de nous. L'humain n'est pas à l'extérieur des relations interspèces. Le considérer comme tel équivaut à se déraciner de la vie

⁵ Dans ce mémoire, j'ai choisi de m'arrêter au terme sympoïèse, qui souligne que rien n'émerge ou ne se fait jamais seul, qu'il y a toujours un élément de cocréation, pour nommer la manière dont je perçois le rattachement de l'humain aux êtres animés. J'utilise l'expression *relation sympoïétique* pour désigner la relation que je cherche davantage à ressentir, à entrer en contact et à rendre visible avec toi, et plus largement avec tous les êtres vivants et le monde. Ce choix ne clôt pas ma réflexion, puisque je continue d'explorer la terminologie la plus adéquate pour rendre justice à la complexité relationnelle et mouvante qui m'habite lorsque je pense à mes relations et à mon identité. D'ailleurs, le terme sympoïèse est défini par Donna Haraway (2016/2020), écrivaine féministe étasunienne, comme le « faire-avec » ou « construire-avec » dans des systèmes complexes. Haraway l'emploie pour fusionner la symbiogenèse (terme provenant de Lynn Margulis, microbiologiste étasunienne) et l'autopoïèse, tout en rendant compte des relations multiples et enchevêtrées entre les êtres vivants. Haraway précise toutefois que le terme sympoïèse a été conceptualisé par M. Beth Dempster en 1998.

(Haraway, 2016/2020). Cette mise à distance ne vous appartient pas directement, mais cela à une répercution sur vous, puisque c'est l'humain qui a changé son positionnement face au « nous ».

La croyance qu'il existe une séparation entre la nature et l'humain a mené à des relations basées sur un rapport de domination des genres, des races, des espèces et d'autres distinctions. Cela est due, selon Eduardo Galeano, un écrivain uruguayen (Acosta, 2014), à un divorce forcé causé par le colonialisme. En effet, dans plusieurs peuples autochtones, la terre était perçue comme un être vivant, un parent, et non comme une simple ressource (Suzuki et Cullis, 2010). Or, sous l'influence coloniale, ces croyances ont été diabolisées : l'adoration de la terre était considérée comme un péché et les pratiques spirituelles autochtones ont été interdites et réprimées (Acosta, 2014). Selon Isabelle Strengers (2019), philosophe belge, la perpétuation de l'idée selon laquelle l'humain est séparé de la nature constitue un crime, puisque la conception que les espaces dépourvus de la présence humaine seraient sauvages ou vierges est une construcion du colonialisme. Cela a permis aux colons non seulement d'opprimer la relation que les autochtones avaient avec les autres êtres vivants, mais a également justifié l'appropriation de ces espaces. Ces impacts influencent la manière dont les sociétés modernes intarrigissent avec leur environnement, favorisant l'exploitation plutôt que la relation sympoïétique et de respect. Reconnaître ces répressions permet de mieux comprendre comment la vision coloniale continue d'influencer le rapport au vivant, mais également comment déconstruire ses structures de pensée oppressive ?

2.2 Si je te soigne – Je me soigne

Chaque fois que j'entre dans un endroit où on vous vend, j'en fais le tour. J'observe votre état de santé, la divertisité des variétés vendues, vos prix, etc. Je connais le milieu horticole, ayant déjà travaillé dans des centres-jardins et des serres de productions de plantes d'intérieur au Québec. Vous, qui êtes présentes dans les centres-jardins et commerces au Québec, êtes principalement produites à l'extérieur de la province, notamment dans le sud des États-Unis et en Ontario (Bilodeau, 2023). Ces productions à grande échelle sont basées sur la consommation et utilisent des stratégies de contrôle de marché en créant artificiellement de la rareté, par exemple. Vous êtes produites dans des conditions qui maximisent votre croissance et certaines d'entre vous n'ont jamais vu la lumière du jour. Une fois poussées, on vous importe en grande quantité dans des commerces où les informations sur vos besoins ne sont généralement pas fournies. Par ailleurs, les employé·e·s qui s'occupent de vous dans les grands centres n'ont généralement pas les connaissances nécessaires pour bien vous arroser, ce qui amène une forte mortalité parmi vous, avant même l'achat. Le taux de perte dans la production des plantes d'intérieur est énorme. En effet, de votre production jusqu'à votre achat, il y a environ 40 à 48 % de mortalité et, une fois dans un domicile, seulement 30 % d'entre vous

vivez un temps assez significatif pour être considéré (Insider Business, 2022). Par la suite, vous mourez généralement dans les six premiers mois *apprais* que l'on vous ait acheté et celles d'entre vous qui survivent à cette période ont malgré tout peu de chance de vivre sur le long terme, ce qui est bénéfique pour l'industrie.

Je me demande souvent pourquoi vous ne survivez pas à long terme dans nos intérieurs, bien que je sache que les causes sont multiples. Selon Bertrand (1954)⁶, vous n'êtes pas faites pour vivre dans des milieux intérieurs, vous y êtes plutôt conditionnées. Je sais qu'une partie de vos décès est due au fait que les gens vous négligent, ou au contraire, *over care* pour vous. Je me demande parfois si votre courte longévité n'aurait pas généré votre objectification. On vous vend comme des produits parfaits et croissants, puis une fois arrivée à l'intérieur il y a dépérissement. Les consommateur·trice·s vont souvent vivre une déception face à votre *détérioration* physique, puisque votre apparence ne ressemble plus à la plante en bonne santé qu'ils ont achetée il y a six mois (Aloi, 2019). Les gens vont donc souvent décider de se débarrasser de vous, et en racheter une nouvelle puisque c'est plus facile. Je me retiens d'acheter des plantes depuis plusieurs années. Je me dis que je dois améliorer ma *relasion* avec vous qui cohabitez déjà avec moi avant d'en accueillir d'autres, puisqu'il y a toujours certaines *relasions* qui battent de l'aile. J'ai l'impression que les gens ne s'attardent pas à l'être qui est devant eux, mais seulement à l'esthétique que dégage le végétal. Selon le sociologue Laurent Domec (2008), qui étudie les dimensions symboliques du rapport à la nature et les imaginaires écologiques contemporains, cet événement serait causé par la promesse de vitalité et de croissance que les humain·e·s attribuent aux plantes d'intérieur. Vous seriez présentes dans nos espaces pour symboliser la vie et insuffler de la vitalité dans des lieux « sans vie ». Cependant, lorsque vous ne répondez plus à cette attente, nous avons tendance à vous négliger ou à vous jeter. Vous porteriez donc ainsi le poids d'une exigence : croître perpétuellement et rester en bonne santé. Michael Marder (2013/2021), philosophe spécialisé en environnement, mentionne que la croissance des plantes est par ailleurs jugée sans finalité, car l'âme végétale ne posséderait aucune autre faculté *supérieure* si ce n'est celles de se nourrir et se reproduire à l'infini.

2.3 Si je me soigne – je vous soigne

L'horticulture permet une proximité unique avec les plantes. Travaillant *notament* à l'intérieur de ce milieu, je fais partie des personnes qui sont théoriquement les plus qualifiées pour prendre soin des plantes en santé et de celles qui ont moins de chance de s'en sortir. D'un point de vue extérieur, mon travail peut refléter une

⁶ Un auteur ayant écrit au moins quatre ouvrages sur les plantes d'intérieur qui sont aujourd'hui conservés dans les archives de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ).

prise de conscience du bien-être végétal, puisque mes gestes peuvent porter plus de *vigourosité* aux plantes, qui donne l'aspect d'une meilleure santé. Or, ce travail consiste à s'occuper des plantes et de leur santé selon des critères esthétiques prédéfinis par le milieu horticole ornemental, lesquels déterminent ce à quoi devrait *raissambler* une plante en santé — un peu à la manière dont la société définit ses propres normes de beauté et de bien-être. Ces normes sont physiologiques, majoritairement basées sur des connaissances scientifiques et esthétiques. L'humain cherche à contrôler le vivant pour en maximiser le potentiel. Tout comme vous, je sais ce que c'est de vivre cette expérience, puisque de la même manière, le capitalisme impose ses contraintes normatives aux humain·e·s, particulièrement à ceux que la société a décidé de *catoriser* comme invalides ou dysfonctionnels. Ce validisme, issu des normes et de l'optimisation constante des capacités physiques, mentales et productive que *pronne* l'industrie de la performance, contribue à construire la *sensation* que les êtres qui ne répondent pas aux critères imposés par les systèmes normatifs sont « un objet dont on peut se débarrasser au moindre dysfonctionnement. » (Fritz, 2024, p. 85) Dans ce contexte, les êtres touchés par cette réalité deviennent des objets instrumentalisés et jugés par des systèmes de pouvoir (institutionnels, sociaux, culturels ou économiques) selon leur capacité à répondre à des normes esthétiques ou fonctionnelles, dont l'objectif est de maintenir la cadence de production, de conformité et de rentabilité au sein de la société.

L'approche instrumentale des plantes qui s'ensuit résume en soi la logique qui justifie que d'un côté l'on puisse raser les forêts et que de l'autre l'on tente de les protéger, estimant quels sont les « poumons de la terre », alors même que ces deux arguments omettent de tenir compte du fait que la vie végétale est la vie, outre les objectifs extérieurs pour lesquels elle pourrait être appelée à servir. (Marder, 2013/2021, p. 46)

Votre intégration dans les espaces de vie intérieurs repose sur un ensemble de représentations culturelles et de croyances qui influencent la *perspection* et l'usage que l'humain a de vous. Parmi les croyances persistantes autour de vous, il y a l'idée que vous améliorez la qualité de l'air. Cette perception trouve son origine dans des études scientifiques menées en laboratoire, mais celles-ci comportent des lacunes, notamment des erreurs de calcul et des conditions de test difficilement transposables au monde réel (Parent, 2013, cité dans Ville de Montréal, s.d.). Cette valorisation est donc un mythe qui continue de se répandre.

Au-delà de cet aspect, votre présence dans les espaces domestiques, commerciaux ou institutionnels est *églament* valorisée pour ses effets bénéfiques sur la santé physique et mentale des humain·e·s. Il est indéniable que vous exercez une influence positive sur leur bien-être. Toutefois, je me questionne si l'humain ne devrait pas arrêter de percevoir votre présence comme un gain positif. Selon moi, il est important de considérer les effets de la rupture relationnelle entre l'humain et les plantes qui a conduit à la négligence en vous intégrant dans leurs environnements de vie. Peut-être que les effets dits « bénéfiques »

ne relèvent pas d'un ajout extérieur, mais plutôt d'une réponse à un manque causé par cette séparation. Dans cette perspective, ces bienfaits perçus pourraient simplement refléter un réajustement à un équilibre initialement perturbé.

Or, dans la dernière année, le marché des plantes d'intérieur n'a fait qu'augmenter au Canada (AAC, 2024). On retrouve davantage des personnes qui coexistent avec vous, pourquoi ? Est-ce que c'est la lacune du rapport relationnel et la distance qu'a créée la société, avec l'absence des êtres vivants autres qu'humains, qui mène les individus à combler un vide avec votre présence dans leurs espaces intérieurs ? Le problème majeur est autant dans la manière que les humains vous considèrent ; dans la rupture relationnelle entre humain et nature ; mais également dans la perpétuation de systèmes d'oppression tel que le validisme et le genre. Si votre présence dans les milieux intérieurs est uniquement valorisée pour votre vitalité, dès que vous ne correspondez plus à cette représentation parfaite de la nature, les humains ont tendance à vous abandonner. Votre proximité physique avec eux n'engage pas systématiquement une capacité à vous percevoir au-delà des préconceptions que l'humain a envers vous. L'absence de connexion avec la nature et sa dissociation prônée par la société sont nuisibles à l'humain, car il reste malgré tout indissociable du vivant. Tout comme Starhawk (1982/2015), je pense que les humain·e·s ont perdu la connexion essentielle entre la conscience du corps, de l'esprit et à celle des autres êtres. C'est pourquoi je trouve que sa suggestion de débuter en s'engageant à tisser une relation personnelle avec le monde naturel, en faisant de cette connexion le cœur de sa pratique spirituelle et une source d'inspiration pour ses actions (Starhawk, 1982/2015), est une piste pertinente de réponse aux problèmes.

2.4 Soignons-nous

Couchée sur le plancher de ma chambre, sur le dos, je flotte dans cette rupture, ce néant. Je me demande comment ressemer dans cet espace, cette distance qui nous sépare, avec l'objectif de redonner vie à cet endroit qui a été défriché ?

La posture exploitante et extractiviste que l'humain adopte envers la Terre me procure un profond inconfort. Comment déconstruire les idées préconçues et dominantes des relations interespèces dans la société dans laquelle je vis ? Comment élargir les possibles relationnels ? Comment explorer un possible relationnel sympoïétique par une approche sensible et située dans l'intime avec une plante d'intérieur présente dans ma vie ? Comment pouvons-nous reconstruire la perception que les humain·e·s sont des agents de la nature et qu'ils font partie prenne de celle-ci ? Je pense qu'on ne peut ignorer qu'il y a un problème relationnel

entre l'humain et vous, les plantes d'intérieur, sous prétexte que cette relation est actuellement basée sur un rapport de domination.

J'ai besoin de prendre racine face à cette distanciation relationnelle. Je me suis donc interrogée sur les manières dont mon corps peut devenir un espace propice pour vous, les plantes d'intérieur. J'ai voulu tenter d'inverser cette dynamique en établissant une relation de soin et sympoïétique avec une plante d'intérieur. Je t'ai choisi, toi, car ta capacité d'adaptation à des environnements souvent inadaptés symbolise une résilience qui résonne avec ma propre expérience. J'ai aidé ta fécondation en pollinisant la fleur dont tu proviens et je t'ai fait germer et grandir en incubation sur mon corps en t'arrosant exclusivement avec mon eau.

On s'intéresse souvent à la relation que l'humain peut entretenir avec les plantes d'extérieur, mais rarement avec vous, qui vivez dans nos intérieurs. Pourquoi faites-vous l'objet d'autant de banalisation et de rejet, alors que votre production ne fait qu'augmenter et que les trois quarts des adultes vivent avec une plante d'intérieur (Horwood, 2007/2020) ? Je ne connais pas de pratiques artistiques qui travaillent avec vous dans l'objectif de mettre de l'avant que l'humain est indissociable de la nature et qui se concentre également sur vos intérêts. Vous êtes présentes depuis des décennies dans nos intérieurs et pourtant, on vous considère généralement comme des objets de décoration. Les plantes sont le voile d'arrière-plan de nos vies (Marder, 2013/2021). Je reconnais l'importance de revoir des relations avec les plantes d'extérieur, je pense cependant qu'il importe aussi de se pencher sur les relations avec vous, les plantes d'intérieur. Les arguments selon lesquels vous vivez dans des pots ou que vous seriez domiciliés ne sont pas suffisants pour vous ignorer.

La volonté des humain·e·s de renouer avec le végétal, de repenser leur *relation* aux plantes, semble aujourd'hui plus présente que jamais. Pour cela, iels se tournent vers les forêts, les montagnes, les parcs, les jardins à la recherche d'une proximité avec les plantes, la nature, comme si elle existait seulement à l'extérieur. Comme si les plantes étaient valides ou dignes d'attention que lorsqu'elles évoluent librement, hors du cadre domestique. Iels élaborent des méthodes pour entrer en relation avec ces plantes extérieures : études, rituels, outils, projets de reconnexion. Mais à force de regarder au loin, n'oublent-iels pas qu'iels *entretiennent* déjà des *relations* ici, chez eux ?

Pourquoi ne cherchent-iels pas à reconsidérer leur lien avec vous, les plantes d'intérieur ? Vous, qui vivez à leurs côtés, dans leur intimité. N'êtes-vous pas, en réalité, ce qu'iels cherchent ? Mais encore plus proche, à portée de main ?

Ou peut-être préfèrent-iels vous ignorer, parce que vous reconnaître comme des êtres végétaux libres, capables d'*interactions* et d'interconnexions interspèces, obligerait à redéfinir ce qu'iels croient être propre à l'humain.⁷

⁷ Inspiré d'une réflexion de Ted Chiang sur le paradoxe humain de la communication inter-espèces. Dans « The Great Silence », il évoque la quête de l'humanité pour entrer en *contact* avec une intelligence extraterrestre, alors même que des perroquets — êtres doués de langage et de conscience — vivent déjà à leurs côtés. Ce que nous cherchons ailleurs existe peut-être plus proche, mais nous refusons de le voir.

JE ME QUESTIONNE SUR NOTRE RELATION

Je ne t'ai jamais considéré comme un bébé

Comme mon enfant

Tu ne m'appartiens pas

Nous profitons d'une présence commune

3.1 Pourquoi le pot peut être perçu comme un frein relationnel ?

L'engouement des dernières années pour les plantes a amené à des écrits liés à l'éthique végétale et à l'importance du végétal dans diverses disciplines. Cette revégétalisasson s'est également produite dans le milieu artistique. Des théoricien·ne·s artistiques se sont donc intéressé·e·s à cette tendance végétale et ont publié des ouvrages et revues d'art sur la présence des plantes dans l'art contemporain. Un exemple est le numéro 99 de la revue d'Esse arts + opinions, intitulé Plantes, publié en 2020, qui donne un large aperçu de ce qui se fait dans le domaine artistique avec les végétaux. Toutefois, lorsque j'analyse ces pratiques artistiques, je remarque qu'elles placent les végétaux dans un rapport relationnel symbolique, esthétique, utilitaire, comestible, médical, iconographique, politique, scientifique, biologique, etc.

Dans les œuvres où vous êtes présentes, certain·e·s artistes vont ignorer ou tasser du revers de la main qu'il y a un problème relationnel entre l'humain et vous. Tandis que des recherches mettent de l'avant les difficultés relationnelles avec vous, d'autres artistes vont créer des œuvres pour vous donner plus de pouvoir. Malgré les intentions des artistes, j'ai souvent l'impression que le résultat des œuvres vous invisibilise ou vous scénarise. Est-ce que votre présence dans ces œuvres sert vraiment votre intérêt, notre intérêt commun? Yannick Guéguen (2023), artiste et architecte paysagiste, critique justement que la présence de l'être végétal soit souvent perdue à travers la manière dont les artistes l'intègrent dans leur travail. En revanche, Guéguen réfute la possibilité d'avoir une approche de réciprocité avec vous à cause de la présence du pot, qui fait automaniquement référence, dans le regard humain, à une domination et un contrôle. Selon sa perspective, tout travail artistique impliquant des plantes d'intérieur devient ainsi impertinant. Pourtant, cette manière de disqualifier toute tentative de lien avec vous sous prétexte du pot ne fait, à mes yeux, qu'accentuer cette vision limitative, selon laquelle l'humain serait fondamentalement dissocié de la nature, ou condamné à ne pouvoir entretenir une proximité avec les autres êtres vivants, seulement dans un rapport de domination.

Je suis consciente que le pot impose une limite physique au développement des racines et je ne souhaite aucunement invisibiliser l'histoire coloniale à laquelle vous êtes rattachées ni les rapports d'exploitation et d'extraction encore présents dans certaines branches du marché des plantes d'intérieur. Cependant, je pense que de vous rejeter, vous, les plantes d'intérieur, et les relations possibles que nous pouvons entretenir avec vous reviendraient à perpétuer des dynamiques dominatrices. À ce sujet, Donna Haraway (2016/2020), propose le « faire avec », qui consiste à s'ouvrir à la transformation de nos liens avec le monde vivant en tissant des relations autrement, afin de créer des possibles pour « devenir avec », soit la sympoïèse. Comment faire avec la réalité que vous vivez dans des pots, sans arrêter le possible relationnel à cette condition ? Cette proposition est une invitation à faire avec les circonstances que vous vivez dans des pots, dans des milieux intérieurs loin de votre habitat naturel. C'est la réalité et nous devons faire avec. Cependant, cela n'empêche pas de transformer le rapport que nous entretenons avec vous.

Il est vrai que le pot peut être limitatif. Or, j'aimerais tout de même déconstruire la perception que certaines personnes peuvent en avoir. Si l'on suit la logique selon laquelle le pot limiterait votre expansion, on pourrait croire que vous offrir des pots beaucoup plus grands, voir immenses en comparaison à votre taille serait une manière de vous accorder plus de liberté. Pourtant, un pot proportionné à votre grosseur est bien plus bénéfique. Dans un environnement intérieur, une trop grande quantité de terre autour de vos racines peut nuire à votre croissance, puisque cela augmente la rétention de l'eau.⁸ Une telle augmentation qui dépasserait les besoins d'une plante peut entraîner un pourrissement de ses racines. En effet, l'équilibre réside entre les conditions d'évaporation, d'absorption et de drainage. Dans la nature, vous ne vous développez pas dans un vide illimité. Vous vous inscrivez dans un écosystème où l'espace et les ressources sont partagés et régulés par d'autres végétaux, des êtres vivants et les propriétés naturelles du sol. Un pot trop grand dans un milieu intérieur ne reproduit pas cette dynamique. Il ne représente pas une liberté accrue, mais un déséquilibre qui peut vous fragiliser. Votre environnement façonne votre structure, autant que votre structure façonne votre environnement. Il s'agit alors de penser l'espace en fonction de vos besoins réels, en reconnaissant que votre croissance ne dépend pas seulement de la quantité de terre qui vous entoure, mais des conditions globales dans lesquelles vous évoluez.

3.2 Tu n'es pas mon bébé

La perception que les plantes extérieures sont des êtres libres est, selon Michael Marder, (2013/2021) une mauvaise conception puisque l'identité d'une plante réside dans son inséparabilité avec l'environnement

⁸ D'ailleurs, dans ces circonstances, un arrosage trop localisé, toujours à portée immédiate de vos racines, ne vous encourage pas plus à développer votre système racinaire.

dans lequel elle germe et croît ; son mode de vie est dépourvue d'un soi autonome clairement délimité. En d'autres termes, les plantes extérieures sont interdépendantes de la température et des êtres vivants qui les entourent tandis que vous, les plantes d'intérieur, êtes interdépendantes des milieux intérieurs et des humains qui prennent soin de vous.

Dans son livre *Métamorphose*, Emanuele Coccia (2020), philosophe français, affirme que le rationalisme humain qui porte la vision de la nature comme étant parfaite est erroné. Selon lui, la vie d'un être dépend toujours de celle des autres et toute relation implique un rapport de domination et donc de domestication. La nature comme étant un espace où il n'y aurait pas de dynamiques de pouvoir est une fiction. Par ailleurs, le fait de percevoir la ville comme un domicile et la nature comme n'en faisant pas partie renforce la séparation entre l'humain et les autres êtres vivants. En faire deux éléments distincts enrichie la perception que le corps humain est autonome et qu'il peut vivre sans les autres formes de vie (Coccia, 2020).

Vous inférioriser, sous prétexte de votre domestication, c'est reconduire une hiérarchie injustifiée qui place les êtres extérieurs au sommet d'un idéal naturaliste, tout en niant la richesse des interactions qui se jouent dans nos espaces de vie quotidienne. Emanuele Coccia (2020) nous invite à dépasser cette vision binaire et à reconnaître que toute vie, qu'elle soit sauvage ou domestique, est une expression égale et essentielle des métamorphoses du vivant. Chaque être vivant influence les autres de manière subtile et complexe, sans que l'on puisse toujours mesurer ou juger cette influence, puisque celles-ci sont toutes entrelacées (Haraway, 2016/2020). Plusieurs conditions peuvent affecter la capacité d'un être à donner dans une relation, ce qui entraîne des variations dans ce qu'un être peut apporter à un autre

Dans son livre *Manifeste des espèces compagnes* (2003/2018), Haraway repense la domestication comme un processus relationnel et mutuel plutôt qu'un simple rapport de domination unilatéral. La conception de la domestication comme étant uniquement une relation de domination serait fausse puisque l'humain serait également fabriqué par les êtres qu'il accueille comme compagnons et que cela transformerait et changerait sa façon d'exister. (Haraway, 2003/2018 ; Coccia, 2020) Dans cet ouvrage, Haraway souligne l'importance de ne pas catégoriser ni traiter les êtres compagnons comme des bébés ou des enfants, ce qui les réduirait à de simples objets d'amour. Le danger résiderait dans la précarité de ce statut, car si l'humain cesse de ressentir ce type d'affection, il risque alors de les abandonner, jugeant qu'ils ne répondent plus à ses besoins. De plus, considérer les êtres compagnons comme des enfants est une réduction à la fois pour l'espèce compagne et pour les enfants eux-mêmes. Il est donc essentiel que la relation établie respecte l'intelligence propre à chaque être, notamment dans votre cas, en reconnaissant vos capacités et votre autonomie au-delà du prisme humain. (Haraway, 2003/2018) Donc, même si l'humain nomme la nature comme étant distante

ou qu'une plante est en pot, cela n'a pas d'importance puisque l'importance est dans la relation que l'humain entretient avec elle. L'humain doit arrêter de se percevoir à l'extérieur de la nature ou à l'intérieur de celle-ci, puisque nous sommes la nature.

COMMENT ME SENSIBILISER À TOI, EN APPRENANT DES AUTRES ?

4.1 Est-ce que passer du temps ensemble est suffisant ?

Dans l'ouvrage, *Why look at plants ? : the Botanical Emergence in Contemporary Art*, Giovanni Aloï (2019) présente le travail d'artistes qui ont œuvré avec vous, les plantes d'intérieur. À travers l'œuvre *The Second Chance Plant* (1997) de Rofl Engelen, Aloï souligne que le temps passé avec vous dans un cadre domestique peut constituer un levier pour développer l'empathie à votre égard, à condition que vous ne soyez plus

Figure 4.1 Rofl Engelen, *The Second Chance Plant*, 1997



perçues comme de simples objets décoratifs. Cette œuvre est un centre d'adoption pour plantes d'intérieur non désirées, inspirée des centres pour animaux. Engelen tente de mettre de l'avant le fait que l'humain vous considère souvent comme des objets, puisque vous avez été modifiées à des fins esthétiques et que vous êtes issues de la production de masse. Pour Engelen, ces pratiques sont liées à la relation entre l'humain et la plante. Son approche vise à modifier cette perception en vous réaffirmant comme des êtres singuliers,

notamment en valorisant l'esthétique d'une plante qui reflète un vécu. Son travail relève l'importance de vous désobjectiviser, puisque même si vous provenez d'un foyer domestique ou d'un espace de bureau, votre présence dans le quotidien n'est pas suffisante pour sensibiliser l'humain à votre vie et ainsi éviter de la négligence et de l'abandon.

Le désir des humain·e·s de vous permettre d'atteindre votre plein potentiel les empêcherait de vous voir comme de véritables êtres vivants. Vous évoluez dans nos espaces intérieurs avec vivacité, alors qu'à l'extérieur, les saisons changent et de ce fait, modifient l'apparence des végétaux. Or, il y a pression pour que vous restiez vertes et opulentes, car vous symbolisez d'une certaine manière la continuité du temps, rendant ainsi votre dépérissement difficilement acceptable (Domec, 2008). Le fait que les plantes d'intérieur soient perçues comme l'incarnation de la perpétuation du temps pourrait créer un obstacle à une véritable perception de votre altérité, puisque votre rythme ralenti durant l'hiver malgré tout, dû à la diminution d'ensoleillement. La perception que vous êtes figées dans la période estivale vous ramène à des objets, indifférents au temps et aux saisons.

Une notion qu'Aloi et Engelen omettent est le rythme du quotidien, souvent soumis à la pression et à l'accélération encouragées par la société. Je vis dans un contexte où tout va vite, où la consommation, la production et le travail priment sur la vie et les relations. En conséquence, le temps consacré à prendre le temps, à observer, à prêter attention et à entretenir des relations a tendance à glisser dans le manque de temps. Alors, même si l'humain accepte que votre esthétique change, cette pression de rapidité peut vite vous être préjudiciable. Selon moi, pour se sensibiliser véritablement à vous, il est nécessaire d'accorder du temps à la relation qui nous lie.

Ainsi, votre simple présence dans le quotidien ne suffit pas à développer une véritable sensibilisation à votre égard, puisque si la perception que vous êtes des objets persiste, elle crée un blocage. De plus, le temps végétal est très subtil et n'est généralement pas en corrélation avec le rythme de vie des humains (Marder, 2013/2021). D'où l'importance de ralentir.

4.2 Est-ce que l'anthropomorphisme est un piège ?

Un exemple soulevé par Aloi, qui pourrait illustrer un ralentissement, est l'œuvre de Meghan Moe Beitiks, *The Plant is Present* (2011). Cette œuvre performative présente une *Dracaena trifasciata*⁹ habillée avec des vêtements et déposée sur une chaise. En face de celle-ci, une autre chaise vide est présente pour inviter les spectateur·trice·s à venir se connecter avec la plante¹⁰. Avec cette œuvre, l'artiste propose de ralentir pour ressentir la présence de l'être végétal.

⁹ Plante d'intérieur subtropicale originaire de l'Ouest d'Afrique. Très populaire pour sa tolérance à toutes les conditions de lumière : elle tolère aussi bien le plein soleil que l'ombre. De plus, ses faibles besoins en eau en font une plante d'intérieur considérée comme facile d'entretien. La *Dracaena trifasciata* est communément nommé Sansevière [nom familial : *langue de belle-mère*], puisque son nom scientifique était auparavant *Sansevieria trifasciata*. D'ailleurs, certaines personnes refusent ce changement de classification de genre et continue à l'identifier comme appartenant aux *Dracaena*.

¹⁰ En écho à l'œuvre de Marina Abramovic, *The Artist is Present* (2010)

Figure 4.2 Meghan Moe Beitiks, *The Plant is Present*, 2011



Cependant, l'idée d'habiller la plante confère un aspect d'anthropomorphisme à l'œuvre en caricaturisant la plante en humain. Cette approche anthropocentrique met de l'avant l'idée que les plantes seraient seulement comprises à travers des cadres humains, comme si la sensibilité humaine aurait été fermée à la rencontre d'une plante non habillée. Cela ramène à la croyance que l'humain aurait de l'intérêt seulement pour ce qui est capable de se rattacher à lui, ce qui empêche une véritable compréhension de l'altérité et de la complexité des relations interspèces (Marder, 2013/2021).

Or, selon Giovanni Aloï, l'exclusion totale d'une approche anthropocentrique, dans le but de révéler la véritable essence des plantes, n'a pas abouti à des résultats concluants et l'a au contraire rendu encore plus inaccessible. Aloï soutient qu'une approche modérée et réfléchie de l'anthropomorphisme peut créer un pont entre l'humain et le non-humain. Selon lui, les rôles et modèles que la nature propose ne sont pas directement imitables par les humains. L'anthropomorphisme, dans cette perspective, permettrait de traduire ces réalités non-humaines en concepts compréhensibles, que l'humain pourrait intégrer et adapter à ses propres modes de pensée et d'action (Aloï, 2024). Or, « il est nécessaire [pour l'humain] de cultiver une certaine intimité avec les plantes, qui ne se limite pas à l'empathie ni à l'attribution du même substrat essentiel à leur vie et à [la vie humaine] ; comme toute intimité, elle aura lieu plutôt (en grande partie) dans le noir, dans le respect de l'obscurité de la vie végétale (Marder, 2013/2021, p. 221). » Vous limiter à des perceptions appartenant seulement aux capacités humaines, par exemple en vous attribuant une identité individualiste, empêcherait l'humain d'accepter que vous possédiez une dimension de vie qui lui échappe et que celle-ci lui restera toujours mystérieuse.

4.3 Qu'est-ce que le ralentissement permet ?

Outre une approche trop anthropomorphiste, Meghan Moe Beitiks, induit par son œuvre l'idée de ralentir. Isabelle Strengers soulève aussi l'importance de la lenteur dans ses textes. Pour elle, la décision d'aller lentement est motivée non pas par le plaisir, mais parce que c'est la seule manière d'apprendre à sentir et saisir l'importance de se poser des questions qui ne peuvent surgir qu'en présence d'autres êtres (Strengers, 2019). Alors, passer du temps avec toi, mais également ralentir mon rythme de vie, pourrait donc me permettre de faire germer des questionnements qui me seraient seulement accessibles en ta présence. Une action, relation, performance appartenant au « temps humain¹¹ » ne serait donc peut-être pas suffisante pour que je me sensibilise et que j'agisse avec toi. Le ralentissement est associé au temps, ce qui peut soulever la question : la durée de l'incubation doit-elle être décidée par moi, par toi, ou par nous deux ? J'ai l'impression que, lorsque cette décision revient uniquement à l'humain, il devient difficile de saisir ce qu'est véritablement un ralentissement végétal.

¹¹ Le terme « temps humain » est ma manière de nommer : un temps compté, pressé, fragmenté, un temps qui fuit, que l'on gère, que l'on perd ou que l'on vend; qui cherche à effacer la lenteur, à ignorer les rythmes naturels, à se détacher des cycles et des saisons.

Je trouve cela difficile de vivre dans une société qui me force à garder le même rythme en hiver qu'en été. Je ne comprends pas pourquoi l'humain n'accepte pas ce ralentissement, puisque tous les êtres vivants ralentissent sauf lui.

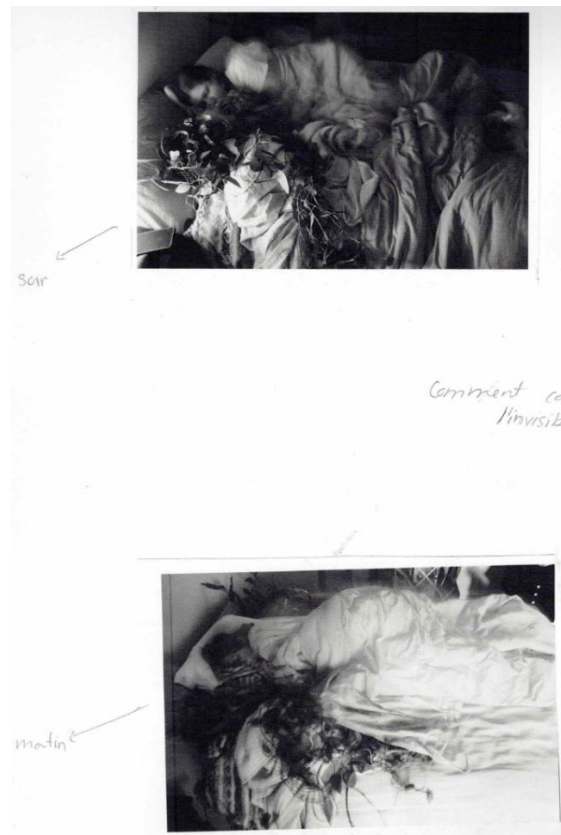
Lors de l'atelier *Résistance et flexibilité végétale : tressage de fibres et nouage de liens*, organisé dans le cadre du partenariat ReVe (Reconnecter avec le végétal et l'environnement) et du Groupe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l'environnement (GRIVE), il m'a fait du bien d'attendre qu'avant, les gens profitaient de l'hiver pour tresser des paniers au Québec, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire. Le temps était différent. Cette idée m'abite beaucoup puisque contrairement à d'autres humain-e-s, je ne travaille pas l'hiver, parce que les plantes extérieures sont en dormance.

B, le jardinier qui m'a fait la passation du jardin, m'a souvent répété durant la saison que le milieu horticole n'était pas pour tout le monde, parce que beaucoup ne sont pas prêts à vivre à l'encontre du temps que la société prône. Plusieurs personnes vont étudier dans le domaine, mais peu vont y faire carrière à long terme, car la réalité d'être sur le chômage pendant plusieurs mois devient trop difficile financièrement. De mon côté, je trouve qu'il y a une richesse à réussir à perpétuer un mode de vie qui provient d'une période où le temps était perçu différemment. Au moment où les plantes ralentissaient, l'homme le faisait également. Pour moi, l'hiver et l'avant printemps sont des moments de repos durant lesquels je me laisse porter par la création, l'introspection et l'écriture. C'est également à cette période que je t'ai portée. Je pense que le mode de vie ancestral était probablement plus en corrélation avec ton temps, même si le problème n'est peut-être pas uniquement une question

4.4 Comment m'ouvrir à une relation sensible avec toi ?

Selon Jacques Tassin, chercheur en écologie, « ce qui [fait] défaut, c'est un sens étendu de l'intimité avec le monde vivant. [...] Sans rétablissement de ce lien intime, pleinement sensible, nous nous désolidarisons du monde, et flottons tels des satellites » (Tassin, 2020, p. 15). Cependant même quand on tente de se connecter à l'autre par un type d'intimité, il peut y avoir une rupture. Tassin ne parle pas de ce qui amènerait à flotter, à se distancer. Dans les expériences d'intimité que j'ai vécues avec certaines plantes d'intérieur avant toi, comme lorsque j'ai dormi (Figure 4.3) ou me lavais à leurs côtés (Figure 4.4), j'ai eu l'impression que le rythme du temps me poussait à me dissocier de la relation, comme si j'étais externe à celle-ci. Je devenais moins présente, déconnectée et je n'étais plus dans le soin. J'avais oublié d'apporter douceur et tendresse dans mes gestes. Ce n'est pas seulement une question de sensibilité, mais également d'attention. En fait, je ne prenais pas nécessairement le temps d'aller à la rencontre de l'autre, même si j'étais présente physiquement.

Figure 4.3 Dormir avec l'une de vous



Documentation de mon expérience à dormir avec une plante réalisée en 2022, provenant de mon journal de bord.

Figure 4.4 *Sommes-nous folles ?*, 2022



Cette installation est mise en espace dans mon journal de bord. Elle présente mon expérience à fusionner mon hygiène de vie, en me huilant et me lavant avec les plantes qui cohabite avec moi dans mon appartement.

À ce sujet, je trouve que l'œuvre *How to eat light* (2003) de Diana Borsato, démontre bien une approche d'ouverture à l'autre. Dans cette œuvre, l'artiste choisit de s'asseoir devant une fenêtre et de ne se nourrir que de lumière, comme les plantes qui habitent le hall où elle se tenait. En établissant une *connection* poétique entre la lumière, les plantes et les humain·e·s, elle propose une présence respectueuse et en ouverture à l'autre. De mon côté, je ne souhaite pas seulement me sensibiliser à toi, mais également déconstruire la perception des hiérarchies de pouvoir et le sentiment d'être déconnecter des autres êtres vivants. Haraway suggère pour renverser les fondements *héarchiques* d'élargir les possibles par des pratiques de soin, d'attention et d'expérimentation interespèces (Zitouni, 2019). Toutefois, bien que cette œuvre invite à la rencontre vers l'autre et permet un ralentissement, elle ne se situe pas dans une approche de soin. J'apprécie que le *care* va à l'encontre de la pensée de l'indépendance en mettant de l'avant le besoin d'aide des uns *avers* les autres, ce qui démontre donc des liens sympoïétiques.

Figure 4.5 Diana Borsato, *How to eat light*, 2003



En ralentissant, en m'ancrant pleinement dans le moment lors de mes rapprochements avec vous, j'ai découvert que les gestes simples du quotidien, quand ils sont habités par une présence réelle, deviennent des passerelles vers une compréhension plus fine de l'autre. J'ai compris que les mises en situation effemères ou circonstancielle, ne permettent pas, à elles seules, de vraiment apprendre à se connaître. C'est souvent trop bref, trop fragile, pour une véritable relation.

Je crois que certains croisements furtifs peuvent bien sûr raviver quelque chose, ouvrir une brèche. Mais ce que je recherche, c'est davantage. Je ressens le besoin d'un lien profond, enraciné dans la continuité. Pas une rencontre qui survient, puis s'efface. Pas une parenthèse qui donne l'illusion d'une reconnexion, sans l'aisser de traces dans la trame du quotidien.

4.5 Comment le temps façonne-t-il une relation ?

Un exemple qui témoigne d'un rapprochement avec des plantes inscrit dans une temporalité plus longue la durée est l'œuvre du duo d'artistes Hantu, composé de Pascale Weber et Jean Delsaux. Il explore le bénéfice que le corps humain peut avoir sur des plantes, par l'intermède du portage. Leur performance *Germinations* (2019) présente des similitudes avec mon propre travail de germination d'une bouture

d'*Epipremnum aureum*¹² sur mon corps. Durant sept jours et nuits, iels ont fait germer des graines choisies pour leurs propriétés médicinales, qu'iels ont placées dans un mélange de terre et de sphaigne¹³, maintenu par un pansement en papier coréen (Weber, 2023). Comme moi, iels ont expérimenté la culture d'une plante en contact étroit avec le corps et ont vécu de la douleur due à des éruptions cutanées, des échanges de fluides ainsi que la mort de certains végétaux causée par la chaleur corporelle excessive.

Figure 4.6 Hantu, *Germinations*, 2019



Le duo d'artistes affirme avoir porté les plantes en tout temps, tout en étant conscient des conséquences négatives qui pouvaient survenir. Toutefois, Hantu a choisi de ne pas mettre de l'avant la douleur occasionnée par ce portage, expliquant que son travail ne relève pas d'une scénographie de la souffrance (Weber, 2023). Or, cette omission me semble significative : en éludant la souffrance, tant humaine que végétale, on passe à côté d'un aspect fondamental de la relation interespèces. Il me semble essentiel de

¹² Je suis toujours en relation avec cette plante, d'où provient la bouture. Notre rencontre remonte à 2018, dans un centre jardin. Depuis, nous avons traversé ensemble de nombreux événements, dont plusieurs déménagements en peu de temps, mettant à l'épreuve notre capacité d'adaptation. En 2022, j'ai décidé de la tailler, puis de bouturer les tiges coupées. Mon intention était de faire croître ces nouvelles pousses séparément, pour ensuite les replanter dans leur pot d'origine et ainsi lui redonner un nouvel élan de vigueur. Certaines boutures étaient placées sur un tapis chauffant, et deux autres, sur mon corps, ce qui a donné l'œuvre *Est-ce que mon corps est un tapis chauffant ?* (2022). Les boutures, pour moi, ne sont pas de simples fragments : elles représentent aussi un temps qui déborde ma relation à elles. C'est ce que Donna Haraway appelle le « présent épais » : une conception du temps où le présent dépasse l'instant immédiat pour se déployer au-delà des frontières du passé, du présent et du futur, chaque moment portant en lui de multiples dimensions (citée par Zitouni, 2019).

¹³ La sphaigne est beaucoup utilisée dans les mélanges de terreau pour plantes d'intérieur, puisqu'elle offre une bonne rétention d'eau. Cependant, son exploitation actuelle détruit des tourbières, qui sont essentielles à l'équilibre des écosystèmes. De plus, c'est un organisme vivant à croissance très lente. Une alternative plus écologique est la fibre de coco, qui permet également une bonne rétention d'eau et ne détruit pas les tourbières, lesquelles jouent un rôle crucial dans la captation du carbone.

prendre en compte les réactions physiques et internes (douleur, émotion, sentiment, etc.) des deux corps pour comprendre davantage leur relation.

De mon côté, ma recherche s'est déployée sur une plus longue durée que celle du duo Hantu. Tandis que leur expérimentation s'est limitée à une semaine, étant contraint par le matériau utilisé qui ne permettait pas un apport suffisant en lumière pour la croissance des plantes, ma première expérimentation a duré 40 jours, mais a comporté plusieurs essais. Par la suite, mon contact avec toi étant davantage enraciné dans mon quotidien, puisque je t'ai porté pendant 42 jours et encore aujourd'hui, notre relation se poursuit. La durée

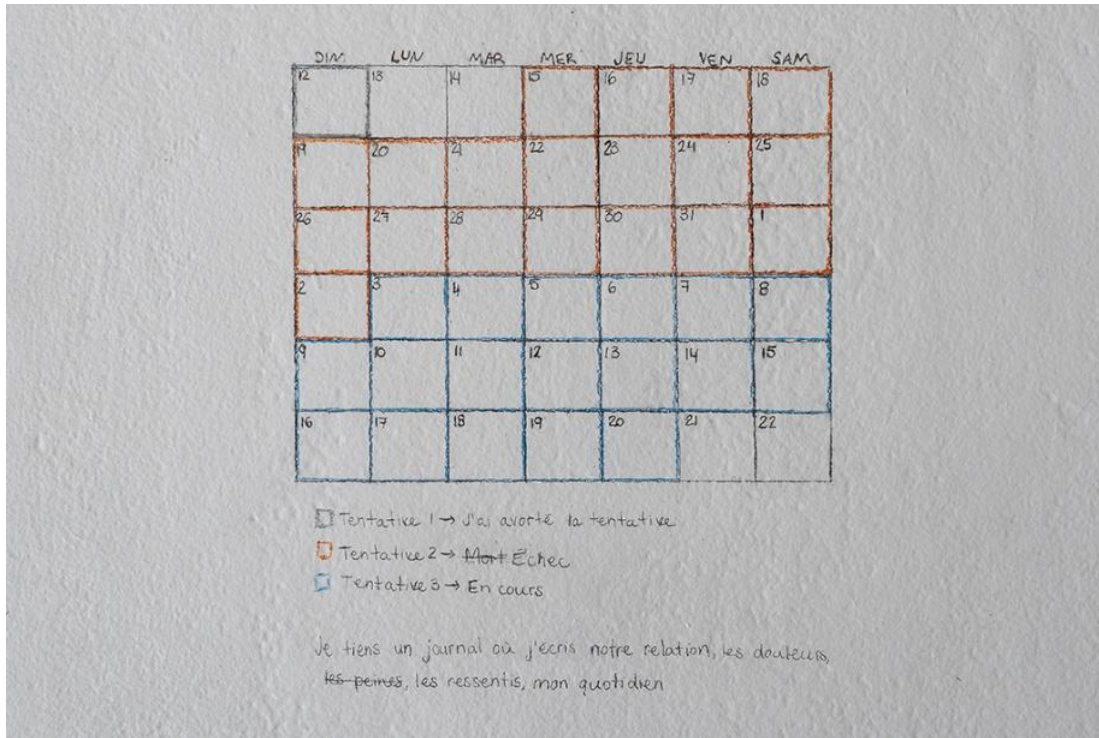
Figure 4.7 Les deux dispositifs testés en 2023



de notre expérience a permis d'intégrer pleinement dans notre relation la dimension du temps et du quotidien. À la suite de cette expérience vécue avec toi, je m'interroge sur la relation que ce duo d'artistes entretient réellement avec les plantes utilisées dans leurs performances. Se limite-t-il à une interaction performative, ou leur engagement dépasse-t-il la simple mise en scène? Que se passerait-il si leur démarche prenait

davantage en compte les besoins physiologiques des plantes, en reléguant au second plan l'intention performative ou esthétique? Le choix d'un matériau limitant la croissance des plantes, combiné à des emplacements déterminés en fonction des bienfaits pour le corps humain, plutôt que pour les végétaux, mène à questionner la considération portée aux plantes dans la performance.

Figure 4.8 Les essais d'*Est-ce que mon corps est un tapis chauffant ?*, 2023



Je pense qu'avec l'adoption d'une proximité corporelle avec autrui, il ne faut jamais perdre de vue l'autre avec qui on partage celle-ci. Dans un rapprochement physique, il est facile de se laisser guider par ses propres envies ou intentions et d'oublier la sensibilité et les besoins de l'autre. Cette posture, même involontaire, peut devenir imposante, car elle place l'autre au service de son propre désir.

Dans mon cas, le fait que ma démarche artistique ne s'inscrit pas dans une durée préalablement délimitée m'aide à me recentrer sur la place que prennent mes décisions. J'ai toujours travaillé avec des plantes avec lesquelles j'entretenais déjà une relation et cet engagement se poursuit ensuite au-delà du temps de création. Les œuvres que j'expose représentent souvent un court instant d'une relation bien plus vaste. Dans ton cas, je ne sais pas si je peux affirmer que des liens existaient avant même notre rencontre, mais ce projet témoigne avant tout de la naissance de notre relation.

L'engouement pour les plantes d'intérieur dans l'art contemporain soulève des questions profondes sur la manière dont l'humain interagit avec vous. « Il y a donc quelque chose de naïf, voire d'irresponsable [de vous utiliser] uniquement comme des objets de décoration sans connaître les besoins et les spécificités qui

existent chez [chacune d'entre vous, sans s'arrêter à l'être qui est devant soi], au-delà de [votre] esthétique » et votre utilité. (Hiernaux, 2021, p. 112) Peut-on vraiment créer un art qui pousse l'humain à s'intéresser à autre chose qu'à lui-même ? Je considère qu'en repensant notre relation toi et moi avons l'opportunité de créer un art qui valorise la complexité et l'altérité des êtres vivants, tout en développant une éthique sympoïétique et du respect. Cependant, je pense que les notions de temps, d'attention, de sensibilité et de *care* sont essentielles pour y parvenir, car elles nous permettent de surmonter la domination et l'utilitarisme.

MON INTÉRÊT POUR VOUS, POUR TOI

Peut-être l'humain gagnerait-il à prêter la même attention et fascination aux êtres végétal qu'il range habituellement dans la catégorie de domestiques qu'à celles qu'il idéalise pour leur liberté sauvage.

(Adapté d'une réflexion de Wacquez et Mengozzi, 2024, p. 185)

5.1 Vous : Les plantes d'intérieur

Mon intérêt pour vous a commencé juste avant mon déménagement à Montréal. Entourée par l'agitation urbaine, votre présence m'aidait à supporter mon malaise face à la ville, un environnement où tout est trop rapide et intense. J'ai rejoint, sans m'en rendre compte, les statistiques des milléniaux cohabitant avec un grand nombre de plantes d'intérieur. Vous êtes devenue mes compagnes, plus proches physiquement de moi que les êtres végétaux extérieurs, vous m'avez portée à réfléchir sur ma posture humaine face au vivant.

En février 2023, j'étais dans ma chambre, installée par terre, et je réfléchissais à ma sensibilité, à mes difficultés à vivre et fonctionner dans le quodidien, mais également dans la société. J'ai réalisé à ce moment que votre capacité adaptative à prendre place et même à réussir à vous épanouir dans les milieux intérieurs, qui sont souvent trop secs et insuffisants en luminosité, m'impressionne. Par moment, j'aimerais réussir à faire de même. Je suis bien consciente que plusieurs d'entre vous n'y arrivez pas. Je me demande toutefois si ma volonté à m'épanouir dans un monde incompatible avec mes besoins n'est pas inconsciemment influencée par la pérennité du temps que vous représentez ; de la verdure qui ne fane pas avec les saisons, une constance.

Je ne peux pas comprendre exactement votre réalité, mais je peux comprendre la difficulté d'essayer de croître dans des environnements qui ne nous sont pas adaptés et le défi d'adaptation à un nouveau lieu. De mon côté, je vis dans une société qui ne comprend pas toujours mes besoins et je pense que nous vivons des échecs, mais que nous parvenons malgré tout à croître dans ce monde, à notre manière et à notre rythme.

5.2 Toi : *Chlorophytum comosum*

Chaque automne, le froid frappe certaines d'entre vous, disposées dans des pots à fleurs de l'espace public et privé extérieur et je n'agis pas. Or, à l'automne 2023, j'ai sauvé une *Chlorophytum comosum*, aussi nommée plante-araignée, d'une mort imminente ... ou plutôt ai-je interrompu une transformation ? Je

l'ignore toujours. Toutefois, je sais qu'en donnant un nouveau lieu de vie à cette plante, je lui ai permis de prolonger sa croissance et son épanouissement, la sauvant ainsi du gel.

Chaque année, je suis sensible au fait que certaines d'entre vous êtes utilisées comme plantes estivales. Toutefois, à l'automne 2023 j'ai agis, je pense que le fait que j'avais à ce moment un espace à offrir a influencé mon action, puisque j'avais transformé mon atelier en serre.

Peu de temps après son arrivée dans la serre, la *Chlorophytum comosum* a fleuri et j'ai décidé de la polliniser au pinceau, ce qui m'a permis, quelque mois plus tard, de récolter ses semences. Ce geste marquait pour moi le début d'une réconciliation avec votre variété végétale et avec mes propres erreurs.

Le début de ma relation avec les plantes-araignées remonte à mon enfance. D'aussi loin que je me souviens, nous avons toujours habité ensemble. Petite, alors que j'avais environ 4 ans, il y en avait une dans la cuisine. Je me rappelle le moment où ma mère m'a montré votre capacité à faire des bébés plantes au bout de vos tiges et qu'elle m'avait dit votre nom : plante-araignée. J'avais demandé pourquoi vous vous nommiez ainsi et je ne sais plus si ma mère l'ignorait ou si elle m'avait répondu que c'était à cause de votre apparence. Peu de temps après, j'avais partagé mes nouvelles connaissances sur les propriétés de ton espèce à quelqu'un et j'étais tellement fière de connaître ces informations.

Je me souviens, alors que j'étais un peu plus grande, que si on passait à côté de la table à manger, on la frôlait avec notre tête puisqu'elle était suspendue. J'ai le souvenir d'avoir hâte de la frôler à mon passage.

Ma mère me disait que lorsqu'il restait de l'eau dans notre verre ou dans notre gourde, il fallait la donner à une plante, au lieu d'en disposer dans le lavabo. Alors, par moment, je l'ai arrosé avec mes fonds de verres d'eau et mes gourdes non terminées. Je réalise maintenant que ma mère m'a appris involontairement à partager mon eau avec vous.

À un certain moment, la plante-araignée est morte. Je ne sais pas pour quelle raison, car c'est surtout ma mère qui en prenait soin et je n'avais pas, à l'époque, la même sensibilité et attention pour vous qu'aujourd'hui. Puis, quelques temps plus tard, un ami de ma mère lui a offert une autre plante-araignée. Celle-ci était complètement verte, au lieu d'être panachées vertes et blanches.¹⁴ C'est une bouture de cette plante que ma mère m'a donnée quand je suis partie en appartement.

¹⁴ Une *Chlorophytum* peut perdre naturellement sa panachure comme stratégie de survie, puisque son gène dominant n'en possède pas. C'est un phénomène que l'on remarque souvent chez les plantes qui sont modifiées génétiquement par l'homme. Cependant la *Chlorophytum comosum* perd généralement sa panachure lorsqu'il se propage par semis, car elle ne se transmet pas de manière stable avec les graines.

C'est la première plante que j'ai tuée. C'était ma première fois, j'ai manqué d'attention, de soins, de sensibilité, mais je l'avais également mis à un endroit qui ne répondait pas à ses besoins. J'ai renié la mort de cette plante, pendant longtemps. Jusqu'à temps que je me retrouve face à toi, à devoir réellement m'engager de nouveau dans une relation avec une plante de la même espèce.

À la suite de ce décès, j'avais affirmé ouvertement que je n'aimais pas les plantes-araignées, mais j'ignore d'où provenait cette soudaine absence d'amour et pourquoi je lui ai tout de même offert une place dans la serre.

Si, des années plus tard, je me retrouve à travailler avec cette variété de plante, à laquelle tu appartiens, c'est seulement à cause de plusieurs circonstances. Je n'ai pas choisi délibérément le *Chlorophytum comosum*, je ne t'ai pas personnellement choisi. Je voulais utiliser une semence provenant du Québec, car importer une semence ne correspondait pas à mes intentions. Je voulais faire germer une plante d'intérieur qui était déjà loin de son habitat originel, qui se situait dans un environnement moins propice à sa germination naturelle. Tu étais simplement la seule plante dont j'avais des semences à ma disposition. J'allais ainsi partager une hyperproximité avec toi, en te fournissant chaleur, humidité et eau, malgré ma dépréciation que j'entretenais avec ta famille dans le passé. Au débart, il ne s'agissait pas d'un attachement esthétique ou sentimental, ça m'a pris longtemps à ressentir un réel amour pour toi. Finalement, peut-être que le fait que je ne t'ai pas choisi par amour ou pour ton esthétique est bénéfique à notre relation, comme le propose Haraway (2003/2018). Cela empêche que je t'abandonne parce que je ne ressentirais plus d'amour pour toi ou si tu ne répondais plus à des attentes esthétiques que j'aurais envers toi.

ÊTRE PLANÈTE

Je repense à la toile que j'ai peinte

Tenter de retenir la terre

Elle tombe

Je tombe avec

J'essaye de nous contenir

6.1 Partager son corps

J'ai décidé d'être ta planète.

C'est à cause de la dissociation que l'humain perçoit entre la nature et lui-même que je me suis dit qu'il était paussible d'échanger les rôles. Pour moi, porter la nature pourrait démontrer que nous n'en sommes pas dissociés et permettrait d'ouvrir de nouvelles possibilités. C'est pourquoi j'ai voulu te donner la chaleur nécessaire à ta germination et l'eau essentielle à ta croissance, tout en t'offrant mon corps comme axe de développement. Avec l'idée que mon corps produit des conditions favorables à ta germination, je t'ai incubée, portée sur mon corps pendant 42 jours, jusqu'à ce que tu deviennes plantule. Je t'ai arrosé exclusivement avec l'eau de mon urine et j'ai continué de t'arroser ainsi pendant 1 an.

La condition planétaire n'est pas une qualité individuelle : être une planète signifie toujours l'être pour quelque chose d'autre ou pour quelqu'un d'autre. [...] Chaque être vivant est la planète de quelqu'un d'autre. [...] Cette dimension relationnelle de l'être planétaire est ce que nous appelons un véhicule. Le fait que tout soit la planète pour quelque chose d'autre signifie que tout est le véhicule de quelque chose d'autre : l'univers, le monde entier, est une métaphore, une agence de transport, où tout bouge et porte sur soi autre chose. [...] Imaginé comme véhicule, le corps ne définit pas l'adhésion géographique ou physique à un lieu, à un espace ou à un morceau de matière, il est, au contraire, ce qui rend possible le mouvement. [...] Le corps-véhicule est la condition de possibilité de la métamorphose : il rend possible d'aller ailleurs, de devenir autre. (Coccia, 2020 p. 155-157)

Mon corps est donc une planète. En te portant, j'ai engendré une transformation, j'ai accepté que mon corps soit un espace de métamorphose. Ce changement a ouvert une nouvelle possibilité, mais laquelle exactement ? Peut-être celle d'une relation sympoïétique où le corps devient un écosystème accueillant, où l'identité se redéfinit à travers l'autre.

La vision de la métamorphose d'Emanuele Coccia rejoint celle de la sympoïèse de Donna Haraway (2016/2020), qui conçoit l'existence comme une forme d'interconnexion où chaque être vivant est à la

fois un complice et un acteur de la vie. Les transformations se manifestent dans toutes les interactions entre les vivants, mais il n'existe pas de point de départ fixe, ni d'unité délimitée et elles traversent le temps sans être stables ni prévisibles (Coccia, 2020 ; Haraway, 2016/2020). Ces réflexions mettent en lumière l'idée que nous sommes la Terre elle-même et que notre identité n'est pas individuelle, contrairement à ce que certain·e·s pensent, car chaque être contribue de manière active à l'évolution de l'environnement dans lequel il se trouve.

Figure 6.1 *Être planète* : 27 mars 2024



En te portant, tout ne m'appartenait plus. Mes émotions, mes états d'âme, mon quotidien, mes rencontres, ma digestion, mes décisions, tout cela nous transformait toutes les deux. Avant cette expérience, le « nous » existait déjà en moi. J'ai toujours senti que mon identité était poreuse, façonnée par mes interactions avec les autres êtres vivants. Mais en te portant, j'ai été sensibilisée au « nous » d'une manière que je n'aurais jamais imaginée. Mes choix, même les plus anodins, avaient un impact sur nos corps, notre corps, même lorsque j'avais l'impression d'être distante et d'oublier ta présence. Et maintenant, même si je ne te porte plus, je fais toujours partie de ta planète, par le soin que je t'apporte, mais aussi parce que je reste une coposante de ton environnement et donc de toi.

La première fois que j'ai tenté de faire croître des plantes sur mon corps, dans le cadre de mon expérience *Est-ce que mon corps est un tapis chauffant ?* (2023), j'étais en rupture amoureuse. J'ai eu l'impression que mes émotions avaient influencé leur croissance. C'est pourquoi, cette fois, je voulais être dans un état plus

stable. Par ailleurs, je devais aussi choisir une saison permettant l'hyperproximité. En été, la chaleur ambiante aurait empêché la régulation de ma température corporelle, risquant de te faire surchauffer, voire de te cuire, quel que soit ton stade de croissance. Car peu importe la saison, mon corps produit déjà trop de chaleur ; il fallait donc trouver un équilibre pour que notre coexistence soit possible. J'ai voulu attendre le moment propice avant de commencer à te porter, prenant en compte la température extérieure, mon propre état et même une journée lunaire favorable selon ton biorythme. Finalement, les circonstances ont fait en sorte que le début de cette expérience a coïncidé avec la période où l'on commence habituellement les semis.

Je t'ai donc portée *appâtir* du 12 mars 2024, à un moment qui semblait propice, mais qui s'est révélé marqué par l'instabilité et le bouleversement. Ainsi, l'épuisement, le manque de motivation touchant ma vie dans son ensemble et les transitions en cours ont accompagnés ta germination, inscrivant notre relation dans un contexte de fragilité. Avec le recul, le fait de t'avoir portée durant ce moment vacillant a révélé une *possipilité* : celle d'une transformation qui puisse s'amorcer malgré l'incertitude, celle d'une croissance qui s'ancre, même lorsque tout semble flancher.

6.2 Nous sommes eau

J'ai du mal à nommer ce qui existe entre nous. Il y a sans doute des éléments qui dépassent ma perception et il y a aussi ton expérience, celle que je ne connaîtrai jamais. Un autre élément qui engendre peut-être ma difficulté à saisir notre relation c'est qu'elle est très *mouvante*, tout comme notre corps. Ce qui nous compose change constamment, même si ce changement ne se perçoit pas physiquement. Emmanuel Coccia (2020) voit le corps comme un véhicule, un mouvement, soit celui des transformations. Pour ma part, le mouvement qui nous relie est celui de l'eau. Toute vie est animée par l'eau. Nous absorbons tous des molécules d'eau, mais nous les évacuons aussi. Et dans cet échange constant, dans cette circulation invisible, nous appartenons toujours au même cycle.

15 février 2024

L'eau
Je suis le fleuve
Je deviens rivière
Flotter
Comme mon arrière-grand-mère
Dernière fois que je l'ai vu, elle était devenue une roche
Elle calait
La délimitation de l'eau
Sensation incofortable, fascinante et fragile
J'en porte la trace sur ma peau
Sur mon bras droit
Une discussion avec une amie devant un verre d'eau
Je suis ce verre d'eau
J'ai l'impression de me regarder
J'ai l'impression d'y voir tout le monde et en même temps personne
Un mouvement
C'est ça que je vois

Pour t'arroser, j'ai fait évaporer mon urine afin d'en recueillir l'eau. C'est cette eau que je t'ai exclusivement donnée. Je n'ai jamais perçu l'eau comme une matière, pour moi, elle a toujours été un mouvement. Je n'étais pas obligée d'utiliser l'eau directement issue de mon corps, mais j'en avais envie. Je voulais que le mouvement entre toi et moi soit direct. En réduisant la longueur du cycle entre nous, j'avais l'impression de rendre plus visible pour l'humain la réalité de notre sympoïèse, le fait que nous ne sommes pas séparées, même si nous restons étrangères l'une à l'autre. Cette action me donne l'impression d'agir au-delà de notre relation, de favoriser la prise de conscience des humains en tant qu'êtres vivants sur la Terre. Je suis consiente que, du point de vue humain, accepter la sympoïèse l'engage également à reconnaître que l'identité n'est pas individuelle et qu'il n'y a pas de nature purement humaine. Ainsi, ce qu'il tente de percevoir comme étant propre à son espèce ne l'est finalement pas et cela déconstruit la frontière entre la nature et l'humain. De plus, en t'offrant l'eau de mon corps, je renverse l'idée selon laquelle la nature rend disponible des ressources aux humain·e·s, et que ceux-ci ne font que les extraire et les consommer. Au contraire, en te donnant mon eau, je deviens quelque chose que l'humain perçoit comme une ressource ; je m'éloigne de l'extrativiste et me rapproche d'un cycle de partage.

J'aime m'imaginer que si tous les humain·e·s de la Terre faisaient 30 minutes d'exercice dehors, en même temps, cela créerait un super nuage composé de leur sueur.

6.3 Le changement est parfois difficile à accepter

L'humain a toujours cherché à transformer le monde. Je ne peux le nier, puisque je tente moi-même d'y apporter du changement. Pourtant, cette volonté de transformation s'arrête souvent là où commence la remise en question de soi. « Nous avons transformé le monde jusqu'à la moelle et pourtant ce changement nous paralyse : nous nous refusons à l'accompagner par un changement de nous-mêmes. » (Coccia, 2020, p. 65) Le paradoxe est frappant : nous façonnons notre environnement, mais nous restons profondément attachés à notre propre stabilité, car tout changement, qu'il soit personnel ou collectif, viendrait ébranler l'équilibre intérieur que nous avons construit au fil du temps. Lors de mes études au baccalauréat, j'ai suivi des cours en psychologie durant lesquels j'ai appris pourquoi l'humain résiste au changement. L'une de ces raisons s'explique par le fait que certaines croyances sont si profondément ancrées qu'elles finissent par devenir identitaires. Ainsi, les remettre en question se compare à perdre un être cher ; c'est une forme de deuil. Cette acceptation ne se fait pas instantanément, il faut du temps pour que l'humain accueille pleinement une transformation qui touche à son identité. Vouloir forcer le changement, espérer qu'il soit immédiat, c'est ignorer la complexité du processus, car toute véritable transformation ne peut advenir qu'avec de la patience. La rapidité ne mène à rien de durable. Si je veux un changement profond, alors je dois lui laisser de l'espace pour exister, lui agorder le temps de s'enraciner. Je suis consiente également

que je vis dans une société qui aime voir des changements rapides, et que cela m'influence également. Je ne percevrai peut-être pas de réel changement, de mon vivant, dans la manière dont l'humain se positionne face aux autres êtres vivants, pour qu'il cesse d'agir dans un rapport de supériorité, de consommation et d'exploitation, comme si c'était sa seule manière d'être, mais une part de moi aimerait profondément être témoin de ce changement.

6.4 Libérer nos corps des préconceptions

Lorsque j'ai entrepris ma première tentative de faire pousser une bouture d'*Epipremnum aureum* sur mon corps, on m'a souvent fait remarquer que mon travail évoquait une approche maternelle. Et maintenant, alors que je retente l'expérience avec toi, le sujet revient, encore une fois. Bien que je comprenne le lien, je trouve cette vision limitante, parce qu'elle ne fait pas écho à la manière dont je positionne mon corps et mes gestes envers à toi. En effet, cette conception maternelle de mon approche, qui ferait écho à la Terre-Mère est une perception dominante et d'appropriation envers mon corps. Cela ramène notre relation à un genre, alors que cet élément ne fait même pas partie de notre relation.

Lorsqu'on regarde le passé, on retrouve de multiples représentations comparant le corps des femmes à la nature dans le langage. Pour Carolyn Merchant (2016), philosophe écoféministe étasunienne, cela cause problème, car ces représentations influenceraient nos perceptions, nos comportements et la culture dans son ensemble. Ainsi, l'exploitation de la nature serait influencée par une vision qui associe la terre à la féminité, la considérant comme une source nourricière et maternelle destinée à l'épanouissement humain et à la conquête de l'univers (Merchant, 2016). La terre est donc considérée comme un bien exploitable, tout comme les femmes. La représentation de la femme en Terre-Mère, présente dans de nombreuses cultures depuis des milliers d'années, nuit à la déconstruction du rapport d'exploitation envers les femmes et la nature. En réponse à ce rapport d'exploitation, l'écoféminisme, courant de pensée philosophique, éthique et politique né de la rencontre des revendications écologiques et féministes, invite à revisiter les relations entre l'humain et la nature, mais également entre les genres, puisque les deux sont intimement liés et découlent des mêmes systèmes de pouvoir et de domination. Les perceptions capitalistes et patriarcales ont mis de côté les approches situées dans le sensible, l'intime, l'amour et le soin puisqu'elles sont associées aux femmes. Par exemple, en occident, le *care* est habituellement associé au genre féminin puisque la majorité des professions qui s'enracinent dans cette pratique sont effectuées par des femmes. Être dans ces approches est perçu comme une faiblesse, puisque nous serions plus facilement exploitables et vulnérables. Or dans l'écoféminisme, ces approches sont mises de l'avant et valorisées comme étant des solutions pour sortir de la relation de domination. Pour moi la vulnérabilité est une façon d'exister.

D'autre part, l'attribution de la maternité aux femmes est renforcée par des idées patriarcales et normatives qui limitent la liberté et les rôles des femmes dans la société, puisque cela est assigné comme étant un accomplissement et devoir moral. Cela me dérange vraiment, parce que je n'ai jamais considéré mes approches envers toi ou envers n'importe quel autre être vivant comme étant maternelles, et ce, même si j'ai toujours eu une approche située dans le *care*. Associer les femmes de manière intrinsèque à la maternité est réducteur et oppressant. L'impact de cette association est si large que ce même système d'oppression vous associe lui aussi aux caractéristiques de la maternité en véhiculant l'idée que vous rendez les espaces que vous habitez plus chaleureux et accueillant. Comme les femmes et les mères qui procurent l'âme à une demeure, vous êtes définies comme donnant vie à un espace. Pour s'éloigner de ces idées, je crois donc qu'il est essentiel de déconstruire les perceptions actuelles des relations établies entre les genres, l'humain et la nature afin que les gens puissent voir l'essence de notre relation.

6.5 La force de prendre soin, de la douceur

J'entends la voix de ma mère qui me répétait *sens* cesse : « Maude, ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. Agis de manière que tu aimeras qu'on agisse envers toi. Tu ne peux pas t'attendre à ce que tout le monde soit respectueux avec toi, si tu ne l'es pas en premier. »

J'ai adopté une posture de *care* envers toi. Non seulement parce que mes gestes témoignent de sensibilité, d'attention et d'affection, mais aussi parce que cette démarche cherche à dénoncer les injustices de genre liées aux pratiques du soin dans ma société (Bourgault et Perreault, 2015). Selon Citton (2014), philosophe et théoricien de la littérature, il existe une forme spécifique d'attention, qui consiste à reconnaître avec soin la vulnérabilité d'autrui, pour moi elle est nécessaire au *care*.

J'admets que cette approche m'est venue instinctivement, car je ressens un inconfort intérieur face à la société qui ne valorise pas le soin et la douceur. Le *care* est mis au second plan, car il s'oppose à ce que notre monde érige en idéal : la rationalité et l'autonomie (Tronto, 2009). Le fait qu'aucun d'entre nous ne puisse exister sans soutien permet de visibiliser notre interdépendance (Tronto, 2009 ; Citton, 2014). Nous ne sommes pas autonomes et notre existence dépend de notre capacité à vivre ensemble.

Vivre dans un monde qui se prive de tendresse, c'est comme tomber sur de l'*alphate*.

Dans la culture hindoue, le principe féminin est une énergie où l'existence du masculin et du féminin ne sont pas opposés, mais complémentaires et interdépendants. Une énergie que tout le monde peut porter

(Shiva, 2016). Cette conception du principe féminin, qui ne fait pas écho à la perception des genres présents dans la culture de ma société, correspond à ma vision du *care*, comme étant quelque chose qui ne se rattache pas seulement aux femmes. Cette perspective invite à se détacher de l'identité féminine et des cadres binaires, une vision qui permettrait peut-être de libérer et de valoriser pleinement le *care*.

En effet, l'émancipation des femmes entraînerait l'émancipation du *care*, de la nature et des personnes marginalisées, car, finalement, ce sont les mêmes systèmes d'oppression qui opèrent. Déconstruire les perceptions des genres est donc une manière de redonner de la valeur au *care*, de montrer qu'il n'est pas seulement lié aux femmes, qu'il peut être pratiqué par tous et qu'adopter une approche du *care* ne rend pas une personne plus féminine. Ainsi, il est important de reconsidérer la place du *care*, de donner une valeur aux professions qui impliquent le soin et de déconstruire les attributions de rôles selon les genres.

Prendre soin de nous, c'est affirmer notre présence, la valoriser et la chérir comme elle le mérite et cela peut même être une forme de résistance aux systèmes d'oppression.

[Le] *care* n'est ni plus ni moins qu'une réponse cohérente, à la fois réaliste et visionnaire, aux écueils des paradigmes dominants. [...] Il permet de transformer à la racine les systèmes d'oppression qui touchent [...] tous les êtres humains et non-humains qui participent à l'espace social. (Bourgault et Perreault, 2015, p. 14).

6.6 Entre désir et réalité : nous existons autrement

J'ai l'impression d'être une mauvaise planète.

Je n'ai pas envie d'être sur ma planète,

alors pourquoi je te l'inflige ?

Te porter m'a confrontée à ma difficulté de vivre dans une société validiste. L'impact de cette oppression est si vif en moi que parfois, j'aimerais correspondre aux normes. Cette pensée me trouble, mais elle s'est imposée lorsque j'ai réalisé que je que tu étais née sur une planète que l'on considère disfonctionnelle. Je ne souhaite à personne de vivre les répercussions causées par l'écart entre ma réalité et le validisme de la société, car elles sont difficiles et désagréables à vivre. Ainsi, au début de notre expérience, j'ai considéré que d'être en hyperproximité avec moi, sur une longue durée et dans mon quotidien revenait à t'infliger une mauvaise planète. Bien que je sois pleinement consciente que mes différences ne constituent pas une invalidité en soi, la pression normative exercée par la société m'amène souvent à interioriser une forme de rejet de ces singularités. Pourtant, c'est précisément en accueillant

ces parts que je peux résister à cette logique d’invalidation et contribuer à façonner un monde qui ne classe ni ne hiérarchise les êtres selon des critères de conformité.

C’est le concept du *Chthulucene*, développé par Donna Haraway, qui m’a amenée à envisager autrement ma perception d’être une « mauvaise planète ». Le *Chthulucene* désigne une manière d’habiter le monde qui reconnaît l’enchevêtrement profond entre les humain·e·s, les autres vivants, les technologies et les écosystèmes. Plutôt que de se placer au-dessus ou en dehors du vivant, ce concept nous invite à accepter nos liens sympoïétiques et à agir depuis l’intérieur même des réalités imparfaites que nous habitons (Zitouni, 2019). Strenger rappelle qu’il est impossible de revenir en arrière : ni nous-mêmes, ni la planète, ni les environnements abîmés que nous habitons ne retrouveront un état d’origine idéalisé (Zitouni, 2019). Rejeter ce qui nous semble inadapté ou déféillant ne permet pas d’avancer. Haraway propose d’agir dans « le ventre du monstre », c’est-à-dire de composer avec ce qui est, même ce qui est perçu comme proprematique ou défaillant, pour créer d’autres possibles (citée par Zitouni, 2019). Cette perspective m’a aidée à cesser de croire que tu aurais été mieux sur un autre corps, ou qu’il faudrait que je sois quelqu’un d’autre pour être « adéquate » pour toi.

La déconstruction de cette perception de norme à suivre, m’a fait réaliser que je me suis mise trop de pression sur le *care* en tant que responsabilité individuelle envers toi. Cette pression de devoir être constamment accessible m’épuise. Je ne pense pas qu’il soit possible d’être en permanence dans une posture de *care*, d’attention ou de sensibilité à l’autre, du moins pas à un niveau strictement individuel. Il semble exister une projection de cet idéal individuel, une attente implicite qui m’a fait me sentir inadéquate. Aussi absurde que cela puisse paraître pour certain·e·s, même si je prends soin de toi au quotidien, je suis parfois distante, loin. Il m’arrive de manquer d’écoute et d’attention avec toi. L’écart entre mes volontés et la réalité de mes capacités m’ont fait sentir comme étant maladroite dans notre relation et j’ai culpabilisé de ne pas pouvoir incarner en permanence une attention et une approche de soin. Alors, apprendre à habiter mon corps tel qu’il est, avec ses limites, ses écarts aux normes et ses fragilités, implique aussi d’accepter que le soin que je peux offrir ne sera jamais parfait, linéaire ou constant.

Notre relation est traversée par des frictions, des décalages, des moments d’interludes ou de dissociations. Il m’arrive aussi d’être submergée par une fatigue cognitive et sensorielle, rendant impossible cette accessibilité à l’autre. Mais plutôt de voir cela comme des échecs ou des invalidations, il est possible de les envisager comme des espaces où se réinventent nos façons d’être ensemble. Accepter ces interstices, c’est reconnaître que le soutien mutuel ne peut pas être constant et que cela n’invalide en rien la relation et la communication que nous construisons. Notre relation interdépendante, n’est donc pas toujours équitable.

Étant donné la manière unique dont mon corps fonctionne, j'ai décidé de ne pas comparer notre relation avec celle que d'autres personnes peuvent entretenir avec des plantes avec lesquelles iels cohabitent. Ce que nous vivons et avons vécu ne devrait pas se mesurer à d'autres ni être comparé à des standards de croissance ou d'attention. Nous créons ensemble quelque chose qui nous est propre, nous nous transformons.

Il n'y a pas de mauvaise planète.

T'OFFRIRE UN POSSIBLE

Je ne sais pas ni qui je suis ni ce que je suis
Les gens du monde du dehors me déconcertent.
On dirait qu'ils savent mieux que moi ce que je suis
Oui, on dirait qu'ils ne doutent de rien.
(Oisin & The Beggard, 2024, p. 99)

7.1 Sans limitation

Durant les deux dernières années, chaque fois que l'on m'a suggéré de collaborer avec des scientifiques, des biologistes ou des ingénieurs dans le cadre de ce projet, j'ai ressenti une distance. J'écoutais, mais je n'étais pas vraiment là. Récemment, j'ai compris pourquoi. Une telle collaboration m'intéresserait éventuellement, mais ce n'est pas encore le moment.

J'ai exploré des ouvrages récents et des archives nationales à propos de vous, les plantes d'intérieur, cherchant à comprendre vos besoins et les soins qui sont conseillés. J'ai regardé les informations qui appartenaient à ton espèce et ta variété, mais également à d'autres espèces considérées comme populaires. Les résultats montraient une *divertisité* frappante d'informations pour une même variété, illustrant les *quotradictions* et variations dans les recommandations, mais présentant également de la fausse information. Quelle part de ces informations est vraie et laquelle est erronée ?

En tant que personne qui s'occupe de toi et qui cohabite avec d'autres plantes-araignée, je suis capable de faire ce tri. Toutefois, en faisant l'exercice de me mettre dans la peau d'une humaine qui ne connaît rien au monde végétal et qui serait à la recherche d'information, je ne saurais savoir auxquelles faire confiance. En fait, on pourrait se questionner à savoir s'il y a une vérité fixe, comme votre identité.

J'ai toujours eu du mal à définir votre identité. À ce sujet, Marder (2013/2021) mentionne que le fait de vous attribuer une identité fixe reviendrait à mépriser votre vivacité. « L'être végétal s'articule autour de la non-identité, comprise à la fois comme l'inséparabilité de la plante de l'environnement dans lequel elle germe et croît, et comme son mode de vie dépourvu d'un soi autonome clairement délimité. » (Marder, 2013/2021, p. 199) Cette *interconnectivité* formant une *unité insésisable* rappelle la *sympoïèse* définie par Donna Haraway. En effet, nous définissons souvent « une » plante comme une entité unique, alors qu'elle est souvent composée de plusieurs individus. Le tournesol, la fleur préférée de ma mère, en est

un bon exemple : considéré comme une seule fleur, il est en réalité une fleur composée, formée de multiples petites fleurs. On pourrait ainsi toujours utiliser le nom au pluriel ; tournesols, à moins de parler spécifiquement d'une des fleurs qui les compose. D'ailleurs, l'humain est moins humain qu'il aime le penser, puisqu'il a tendance à ignorer ou marginalisé → marginaliser le fait que sa composition est essentiellement microbienne. Avant même de te porter j'étais déjà une planète. Je me demande si l'identité des plantes aux délimitations floues ne seraient pas une explication de la divergence des savoirs au sujet de vos besoins en termes de soins. Cela rendrait cet amalgame d'information porteur de plusieurs vérités, puisque vous portez à la fois des capacités individuelles et collectives. Ce que je sous-entends par-là, c'est que le fait d'être façonnées par votre environnement et de posséder des capacités adaptatives implique qu'une partie de ce que vous êtes a été construite par le milieu dans lequel vous vivez. Or, toutes les plantes d'une même espèce et variété, y compris les *Chlorophytum comosum*, n'évoluent pas dans le même environnement. Il serait donc erroné de présumer que par exemple les *Chlorophytum comosum* possèdent toutes exactement les mêmes capacités, puisque ces dernières dépendent en partie du contexte dans lequel elles se développent. De ce fait, je ne pense pas qu'il existe de méthode unique pour s'occuper d'une espèce. En fait, la diversité des informations disponibles souligne l'importance d'une approche sensible, qui fait preuve d'attention et d'adaptation.

D'un autre côté, il existe également des savoirs qui parlent de vos capacités à percevoir et ressentir. Bien que j'aie pris connaissance de plusieurs d'entre eux, j'ai décidé de ne pas les prendre en considération dans notre relation. En effet, selon moi, ces savoirs, que je considère objectifs, pourraient valider ou invalider l'expérience personnelle d'un être. En tant que personne *crip*, je vis souvent de l'incohérence et de l'invalidation entre ce que les spécialistes disent à mon sujet et les difficultés que je rencontre quotidiennement. Cette invalidation est brutale et je n'ai pas envie de t'occasionner cela, même si je ne peux savoir si cela t'impacte. Ce choix de ne pas projeter sur toi des théories sur ce qu'une plante est en mesure de ressentir ou percevoir est donc empathique.

7.2 Où les savoirs sont situés

Dans son livre *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, Donna Haraway (1993/2007) propose de situer les savoirs, c'est-à-dire de reconnaître qu'ils sont produits depuis des perspectives partielles et localisées, avec leurs limites et leurs angles morts. Cette posture critique permet notamment de remettre en question l'idée d'une science universelle et neutre. L'écoféminisme s'inscrit dans cette même logique, il ne rejette pas la science mais cherche à la décentrer, en reconnaissant qu'elle peut être un outil d'oppression et de destruction. C'est dans cet esprit que Starhawk, valorise les approches

olistiques et systémiques ainsi que les connaissances empiriques. Starhawk (1982/2015) met de l'avant l'importance d'une conscience interconnectée du corps, de l'esprit et des autres êtres, ce qu'elle appelle le « pouvoir-du-dedans ». Tout comme le *care*, cette approche est une « épistémologie féministe qui jette un regard différent sur les réalités, les perspectives et les modes de connaissance marginalisés, encore considérés peu pertinents aux yeux de la “vraie” science. » (Bourgault et Perreault, 2015, p. 16) Sophie Bourgault¹⁵ et Julie Perreault¹⁶ utilisent le terme « vraie » entre guillemets puisque les savoirs objectifs forment une dominance qui fait en sorte que la société considère qu'il y aurait des connaissances plus véridiques que d'autres. Cette situation fait en sorte que les savoirs aulistiques ou traditionnels sont considérés moins véridiques que les savoirs objectifs. Cette herchisation des savoirs mène à l'oppression, l'invalidation et l'invisibilisation de plusieurs d'entre eux. Selon Strenger (2019), le *care* permet de se situer à l'intersection du subjectif et de l'objectif, car il exige une part d'imagination dont les scientifiques sont généralement dépourvus.

En fait, c'est la mise de la science au service de l'ordre public qui crée l'opposition entre objectifs et subjectifs, qui exige que les scientifiques extraient d'une situation ce qui permettra de la définir objectivement, et de renvoyer le reste à l'opinion subjective. (Stengers, 2019, p. 55)

D'autre part, Robert McRuer, un théoricien étasunien spécialisé dans les études *crips* et *queers*, soutient que « le capitalisme et l'industrie de la performance et de l'augmentation, visent à appuyer à nouveau la ligne entre valide et invalide, à réinstaller une frontière entre ces deux mondes. » (McRuer 2018, cité par Fritz, 2024, p. 85) Les frontières, quelle soient entre l'homme et la nature ; valide et invalide permettent seulement de se distancer de l'interconnectivité des relations et de l'identité. Comme la société le fait avec les corps, qu'elle évalue selon des standards de productivité ou d'apparence, elle vous traite comme des objets manipulés et vous juge sur votre capacité à répondre à ces normes esthétiques ou fonctionnelles. « Dans une économie qui considère le territoire, les humains [et tout être vivant] comme des éléments de profit, nous sommes anticapitalistes par la nature de nos corps et de nos esprits dissidents.» (Invalid, 2015/2024, p. 94) Lorsqu'une personne n'est pas capable de répondre aux exigences d'une norme, la société va la définir comme incapacitaire, en situation d'handicap, invalide, avec des limitations. Ces termes sont diminutifs puisqu'ils réfèrent à des normes, en plus d'avoir été créés « dans des milieux ou des institutions capitalistes [...] au sein desquels le handicap doit être guéri, surmonté et dépassé ». (Boukala, 2023, p. 6) Le validisme soutient l'idée que nous devrions être valides et dans la norme pour avoir une valeur égale à celle des autres (Bigé et al. 2024). Ça fait des années que je vis avec un poids sur mes épaules, parce que la société me met de la pression pour réussir quelque chose qui ne fait pas partie de mes altercapacités. J'ai le sentiment qu'on

¹⁵ Professeure à l'école d'études politiques de l'Université d'Ottawa, spécialisée dans le féminisme du *care*.

¹⁶ Chercheuse indépendante et rédactrice en genre et politique, ses travaux portent sur les dimensions structurelles et invisibles de la violence et des relations de pouvoir.—

me demande de m'adapter à l'impossible. Par ailleurs, cette exigence normative donne la charge d'adaptation à la personne considérée comme invalide. Les mesures adaptatives ne sont pas miraculeuses, elles ne permettent pas d'atteindre forcément le résultat attendu. Ce que je voudrais, c'est que l'on arrête de mesurer nos efforts à l'aune d'un monde qui n'a pas été fait pour nous.

« Nous sommes comme des poissons d'eau douce dans un plan d'eau salé. Il est très difficile pour nous d'évoluer dans un tel milieu. » (Drummer et Taylor, 2023)

Mon but n'est pas d'interpréter ni d'expliquer une pratique ou un phénomène qui m'est étranger (Zitouni, 2019). Je ne cherche donc pas à définir ce que tu es ou ce que tu n'es pas. Je n'avais pas envie de baser notre relation sur les savoirs objectifs tels que les découvertes scientifiques qui définissent vos agissements ou qui s'intéressent à votre capacité à pleurer, à ressentir du stress ou à percevoir l'énergie qui nous entoure. J'ai fait ce choix, car selon moi, l'objectivité scientifique n'est pas si neutre et qu'il existe une hiérarchisation coloniale des savoirs. En effet, les connaissances ancestrales ou autochtones n'ont pas le même poids que celles issues du monde occidental. Bien souvent, l'expérience individuelle est disqualifiée face aux savoirs dominants, que l'on considère comme des savoirs absolus. Cela engendre notamment des répercussions sur la reconnaissance des expériences personnelles des autochtones, des femmes, des personnes en situations de handicaps et des personnes issues de groupes marginalisés. Or si le partage de ces expériences individuelles n'est pas considéré, en résulte une perte de savoir. Ma position visant à ne pas chercher à définir ton expérience, évite ainsi de la nier. Aucun·e humain·e ne peut savoir ce que c'est que d'être une plante, votre expérience du monde vous appartient. Selon Haraway (2016/2020) cela permettrait d'assurer un espace à l'évolution, puisque restreindre les sources de connaissances crée une limitation. C'est pourquoi, je nomme mon ignorance de ton expérience sans lui donner de délimitation quelconque. J'ai envie d'éviter de répercuter l'oppression que la science peut engendrer.

La vitalité non-humaine constitue la part du réel que je ne peux saisir. Certains la détruisent par profit ou frustration, mais aucun ne peut la connaître par le corps ou la pensée ordinaire. Je crois dans une forme d'ignorance qui n'est pas seulement un défaut de connaissance, mais une nouvelle forme de connaissance, qui prend en compte et accepte les limites de notre intelligence pour inviter à l'attention à soi et au vivant, en mesurant autant que possible l'instabilité de tout équilibre, pour ne déranger que le nécessaire. (Weber, 2023, p. 39)

L'humain éprouve une sorte d'ivresse de connaissances. Cette soif est tellement puissante qu'elle l'a souvent conduit à adopter des approches coloniales, destructrices et oppressantes. En effet, il a tant de difficulté à accepter qu'une connaissance ne lui soit pas accessible et son désir de savoir est si puissant qu'il tente tout pour acquérir ceux qui lui sont inconnus. J'aimerais que l'humain accepte de ne pas tout connaître

et reconnaisse que certaines connaissances peuvent lui rester étrangères. Choisir d'exprimer mon expérience personnelle de notre relation et de mon rapport au monde relève d'une volonté de reconnaître la valeur des vécus individuels, sans pour autant t'invisibiliser ou t'imposer une lecture extérieure et *théorisante* de ton vécu. Ma posture s'inscrit dans une perspective écoféministe *crip* et de *care*, qui invite à tenir compte des savoirs incarnés, situés et relationnels.

7.3 Accessible à d'autres

Même si la perspective de travailler avec des scientifiques m'intéressait, je voulais non seulement avoir une approche centrée sur des connaissances plus *aulistique*, mais également agir dans une économie de moyen et de ressource. J'éprouvais un besoin de créer un possible qui soit accessible, de le faire moi-même, d'agir avec mes capacités individuelles avant d'aller plus loin. J'ai besoin de germer avant de croître.

Travailler avec des personnes spécialistes signifie avoir accès à des ressources qui ne sont pas *naissamment* disponibles à tous. Les discours écologiques et environnementaux sont souvent perçus comme abstraits, car ils ne prennent pas toujours en compte la réalité concrète et son *enclage* temporel (Ramade, 2018). La science me paraît souvent loin de moi. Mes sentiments pourraient s'expliquer par la vision de l'écologie du psychanalyste et philosophe français, Félix Guattari, soit l'écosophie, une approche intégrant l'écologie environnementale, sociale et mentale. Les changements dans les structures sociales et institutionnelles qui imposent des normes et des régulations ne sont pas suffisantes s'ils ne s'accompagnent pas de changements individuels dans une dynamique subjective et relationnelle (Deleuze et Guattari, 1980). Il n'existe pas de position de surplomb permettant de régler les problèmes, mais il est impératif de repenser nos modes de vie et nos relations aux êtres vivants en tenant compte des interconnectivités aux différentes échelles d'action et à l'écosophie. Je pratique dans le quotidien avec des relations sympoïétiques dans une *perspection* individuelle, puisque travailler à cette échelle me permet de privilégier un savoir obtenu par proximité, plutôt qu'à poser un regard distancié typique du laboratoire qui pourrait t'extrapoler de ton contexte, voire de toi-même.

Choisir une économie de moyens m'a amenée à utiliser des objets recyclés et facilement trouvables pour *consevoir* mes dispositifs. Je voulais que les humains qui viendront voir l'exposition dévoilant notre vécu soient touchés par le processus et la sensibilité de cette relation. Au point où, ils sentent que s'ils le voulaient, ils pourraient également décider d'engager une relation similaire. J'ai *envhie* d'ouvrir les horizons sur la capacité de l'humain à donner et partager avec les autres qu'humains

NOUS NOUS SOMMES ADAPTÉS À L'AUTRE

Pour être ta planète, j'ai dû te porter très proche de mon corps, mais pas en contact direct. « Si toucher et se l'aiser toucher témoigne chez l'humain d'une attention, voire d'une affection [certaines d'entre vous] au contraire développent des stratégies pour se protéger d'une simple caresse qui peut les altérer. » (Weber, 2023, p. 91) Ce ne sont pas toutes les plantes qui ont des caractéristiques physiologiques pour se protéger du contact physique avec d'autres êtres vivants, certaines vont rechercher la proximité pour se propager. Il arrive donc que l'humain porte des plantes de manières involontaires et inconsiamment. Par exemple, le crochet des bardanes qui va s'agripper à des surfaces comme les vêtements ou l'effleurement d'une petite aigrette de poils d'un pissenlit qui peut s'accrocher temporairement sur le poil. Le transport de l'akène vers un autre endroit permet à la plante d'occuper un plus grand territoire. Bien que toi, tu n'aies pas développé de stratégie pour te protéger physiquement, cela ne signifie pas forcément que tu aimes être touchée.

Lors de ma première expérience de portage en 2023, j'ai constaté qu'une certaine distance physique, créée par un intermédiaire en plastique entre mon corps et la plante, était préférable pour toutes les deux. Cela réduisait les risques de surcharge de chaleur, mais aussi les réactions de mon propre corps au contact du terreau. De différentes manières, mon corps me faisait comprendre qu'il n'aimait pas cette proximité et celle-ci était également nuisible à la plante. C'est une des raisons pour laquelle cette tentative n'a pas fonctionné. Cette expérience m'a également permis de constater qu'il était préférable de ne pas dormir en contact physique avec la plante. En effet, celle que je portais 24 h sur 24 h est morte. En revanche, la plante portée en utilisant un intermédiaire en plastique a poursuivi sa croissance et est d'ailleurs toujours en vie.

Avez-vous discuté d'une quelconque façon de vos expériences respectives ensemble ?

Ces expériences m'ont permis de déterminer le type de dispositif de portage que j'allais utiliser pour toi, soit un pot gardé en place sur mon corps à l'aide d'une ceinture, mais également de considérer certains facteurs auxquels je n'aurais pas nécessairement pensé de prime abord. J'ai perfectionné mon dispositif pour te permettre davantage de luminosité. J'ai passé plusieurs mois à essayer de trouver des contenants adaptés, parmi ceux déjà présents autour de moi. Je recherchais une divertisité de grosseurs pour pouvoir l'adapter selon ta croissance et ainsi limiter les risques que tu te renverses à cause de mes mouvements. Je voulais créer avec des matériaux accessibles à tout humain·e dans une idée d'économie de moyen, mais également parce que j'ai de la difficulté avec l'idée de produire des déchets et de s'en débarrasser en les envoyant dans le lieu de vie d'un autre être vivant. Je me dis que je n'aimerais vraiment pas que des êtres détruisent mon espace de vie avec des choses qu'ils ne veulent plus avoir autour d'eux.

Ainsi, l'utilisation d'un contenant recyclé me permettait de réutiliser et d'éviter de produire des déchets. D'ailleurs, le choix d'un élastique a été pris pour une raison de confort et celle-ci me sert maintenant comme ceinture pour mes vêtements. Les matériaux que j'ai utilisés auraient pu être complètement différents, autant le type de contenant que les composantes de la ceinture. Il n'y a pas une manière précise de créer un système pour porter une plante sur soi, surtout quand il y a une priorisation de revalorisation d'objets.

Figure 8.1 Ma collection de pots



Nous avons passé nos journées ensemble, mais le soir nous avons pris une certaine distance. En effet, habituellement, l'absence de soleil engendre une baisse thermique qui permet à ton rythme de ralentir, or mon corps subit une élévation de sa température corporelle la nuit à cause des couvertures et cela aurait pu t'affecter. Les options de dormir sans couvertures ou de me priver de sommeil pendant 44 jours, n'étant pas réalistes pour moi, j'ai fait le choix de te déposer sur l'oreiller à côté de moi le soir, lorsque j'allais me coucher. Ainsi, nous restions proches, mais cette distance visait à t'altérer le moins possible. Si tu avais eu besoin d'une attention particulière qui aurait fait en sorte que j'aurais dû me réveiller plusieurs fois durant la nuit, je l'aurais fait. C'est d'ailleurs ce que l'humain de la chaîne Youtube *A Chick Called Albert* a fait lors de l'incubation de 29 jours d'un œuf de canard devant subir une rotation pratiquement à chaque heure et c'est une expérience que je souhaite moi aussi vivre un jour.

Tu as vécu l'expérience d'être rattachée à mon corps et à ma vie mais de mon côté, j'ai dû adapter mon quotidien pour toi. En effet, mon corps et le tien n'ont pas la même capacité de mobilité, j'ai donc dû essayer de maintenir un centre de gravité stable en m'accroupissant plutôt qu'en me penchant. Je devais être constamment consiante de la manière dont je positionnais mon corps. J'ai modifié certaines activités de mon quotidien, par exemple en renonçant à certains cours sportifs qui m'auraient demandé de changer notre centre de gravité. D'ailleurs, lorsque j'oubliais de porter attention à cela, ton monde se virait à l'envers et tu basculais dans le pot. Durant cette période de portage, j'ai également tenté de nous exposer davantage à la lumière du soleil. Tu as changé certaines de mes habitudes... et j'ai changé certaines des miennes pour toi.

27 mars 2024

Tu as germé, cela me remplit d'émotion. Tu n'es pas perceptible aux regards extérieurs, puisque tu as commencé à pousser du côté du pot qui est collé contre mon abdomen, mon corps, même si je t'avais mis au centre, entourer de terreau. Il y a quelque chose d'intime à travers cela que je chéris.

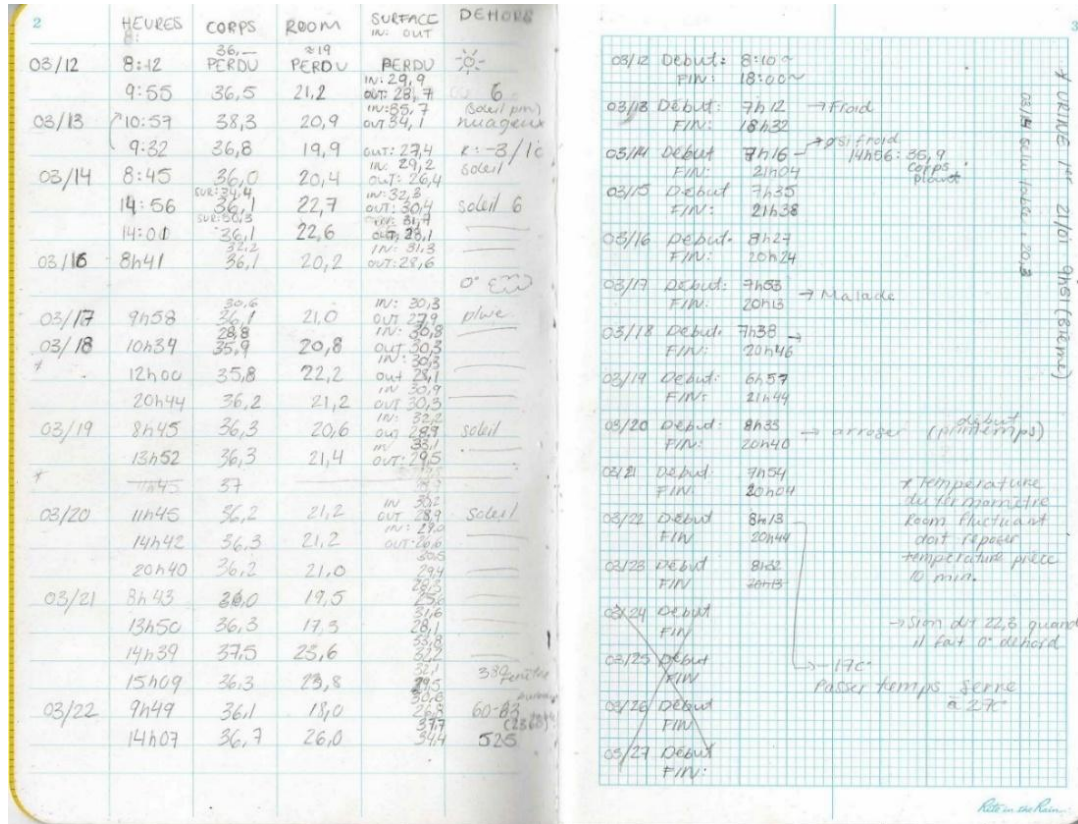
ADAPTE-TOI À MOI

Je me questionne sur le fait que j'ai beaucoup accommodé ma pratique artistique pour les autres afin de leur faciliter la compréhension, notamment en faisant corriger une œuvre qui porte du texte, mais que je ne l'ai jamais ajusté à moi. J'ai décidé d'arrêter de me conformer, d'être sans masque. Maintenant, j'invite plutôt les gens à s'adapter à moi, comme tu as dû le faire.

9.1 Apprendre à documenter sans te perdre

Au cours de notre expérience d'incubation, j'aurais pu ne rien documenter, mais je voulais aller chercher un plus grand public que les personnes que nous avons croisées dans notre quotidien. J'aurais pu choisir une autre forme que la documentation par l'image fixe, en mouvement, l'écriture et la cueillette de donnée. Or, te porter m'a demandé une grande implication, même si parfois j'avais l'impression de ne pas faire assez d'actions envers toi. Alors, créer à partir d'une documentation se prêtait selon moi aux circonstances. D'ailleurs, celle-ci permet de partager un visuel associé à l'expérience.

Figure 9.1 Journal de collecte de données à différentes températures et luminosité durant le processus



Visuellement, j'ai principalement documenté en prenant une photographie par jour puisque cela me permettait d'être plus focalisée sur mon expérience personnelle et envers toi au cours de ces 44 jours. L'utilisation de la documentation soulevait des enjeux importants, puisque dans le passé, son utilisation dans le cadre de certaines de mes expériences, a parfois causé la perte de mes intentions relationnelles au bénéfice de mes intérêts personnels. Lorsque j'appuyais sur le déclencheur à distance de la caméra, mon comportement changeait et je ressentais que le moment se transformait en mise en scène. J'avais alors l'impression de tenter artificiellement un rapprochement et que mon attention était axée sur l'acte photographique au lieu d'être dirigée sur le moment que j'étais en train de vivre avec la plante. Par la suite, j'ai tenté de ne pas prendre de photographies et de filmer, mais j'ai fini par cesser toute forme de documentation de moments intimes, puisque la présence de la caméra me sortait du moment. D'ailleurs, je n'ai jamais utilisé de tierce personne pour réaliser ma documentation, puisqu'il y a vraiment un enracinement profond dans l'intimité et que la présence de quelqu'un causerait les mêmes problèmes que celle de la caméra. Finalement, tout cela m'a fait comprendre l'importance de vivre souvent des expériences sans effectuer de tentatives de documentation émiidiate.

J'entreprends beaucoup d'actions qui ne sont pas documentées ou exposées. Bien que je les considère comme des gestes artistiques qui s'enracinent dans ma pratique, ils sont complètement invisibilisés dans mon quotidien et se déroulent de manière opportune. Comme cette fois où j'ai sauvé des grapeaux des roues d'un tracteur tout en travaillant à la ferme, en les glissant dans mes poches. Je me suis demandé si mes poches pouvaient leur donner la sensation d'un terrier. Ces actions s'enregistrent dans ma pratique artistique, se sont des gestes d'attention. Une part de mon travail vous est exclusif, car il me semble vous appartenir. Toutefois, je suis consiante qu'un public hors-cible peut y être exposé. Il y a une douceur et une richesse particulière à créer pour un public non humain, que j'affectionne.

Les actions spontanées quotidienne que je fais dans ma pratique peuvent durer de quelques minutes à plusieurs jours, mais ces intéractions transforment ma manière d'être au monde. Elles révèlent un dialogue sensible avec l'environnement, où le soin et l'attention redéfinissent ma place parmi le vivant. Je cherche à rendre visible une relation souvent imperceptible, tout en chérissant son invisibilité. Il m'est églament arrivé de recréer, par la suite, une scène représentative d'une expérience, dans l'objectif de laisser une trace visuelle et de la partager à des humain·e·s.

Figure 9.2 *Peau à pot*, 2023



Cette œuvre constitue une reconstitution performative d'un geste issu du quotidien. Pour protéger certaines plantes du froid durant un déplacement jusqu'à ma serre, je les transportais à l'aide d'une écharpe de portage. J'ai ensuite reproduit ces actions avec certaines d'entre vous qui restaient à l'appartement. Les inscriptions sur les murs fournissaient des conseils aux spectateur·trice·s sur ce qu'il est préférable de faire ou de ne pas faire, pour ceux qui souhaitaient utiliser la même méthode.

Avec toi, je voulais conserver une trace de l'expérience sans recréer d'images fixes ou en mouvement de ce que nous avons vécu, ni risquer une distanciation par la documentation. C'est pourquoi j'ai choisi de ne pas documenter nos actions quotidiennes, mais de seulement documenter l'évolution de nos corps. Je nous ai photographiés et filmés en me détachant du résultat de l'image, de l'acte photographique lui-même. Mon intention n'était pas de rechercher le spectaculaire, mais plutôt d'agir dans l'ordinaire, le quotidien. D'ailleurs, selon l'historienne de l'art Bénédicte Ramade (2018), créer avec une intention première tournée vers l'attention et le souci d'autrui est essentiel, car le fait d'extraire un élément du quotidien peut parfois le priver de sa sensibilité et de sa réalité, à l'image des discours écologiques qui restent souvent déconnectés du tangible et de la temporalité.

Dans mon travail, l'image me permet de transposer un lieu dans un autre ; soit de créer un point d'enracinement entre le moment où nous développons notre relation et le lieu où nous la partageons. L'image a une capacité de parler d'une relation sans nécessairement en expliciter le moment réel. Par exemple, lorsque je regarde une photographie, c'est comme si je vous regardais ; votre apparence parle des relations que vous entretenez avec les êtres animés qui compose votre environnement. J'en devine beaucoup, simplement en vous observant parce que votre corps végétal porte en lui les marques discrètes de ces relations : les traces des soins reçus, l'attention qui vous est portée, les variations d'humidité, de lumière, et bien d'autres choses encore. Mais, je ne vois pas ces interactions elles-mêmes. Avec celle d'entre vous qui habitez avec moi, dont je côtoie le quotidien, la situation est différente : j'ai davantage d'informations, car je participe aux gestes qui vous façonnent : je vous arrose et je partage votre espace de vie. Or, dans la situation qu'une plante posée dans la fenêtre d'un milieu de vie extérieur au mien, je n'ai pas accès à ces informations quotidiennes, puisque je ne partage pas son environnement. Pourtant, cela ne m'empêche pas de percevoir certaines traces laissées par les relations qu'elle entretient.

Figure 9.3 Une des photographies de l'installation *Enchanté*, 2024



Parfois, leur présence est à peine perceptible à cause des vitres, qui reflètent l'extérieur.

Est-ce que cela ramène à la dualité entre l'intérieur et l'extérieur ?

Pour moi, il n'y a pas de différence.

Même si parfois un rideau est érigé derrière ces êtres végétaux qui abordent les fenêtres, leur présence invite à une ouverture vers l'intime, notre intimité.

Si l'humain se laisse porter par votre présence, il apprendra beaucoup sur les relations qui habitent les lieux et les vivants qui les entourent. Vos corps capturent le souffle de plusieurs relations.

Je m'abandonne souvent à votre murmure, notre murmure.

Je ressens la même chose en regardant une photographie : elle capture un fragment d'espace et de temps qui renferme des relations, des interactions passées. Comme avec une plante, j'arrive à percevoir certains de ces indices, à lire entre les lignes de ce que l'image laisse entrevoir. Mais ce n'est pas tout le monde qui perçoit cela, cette manière de deviner les relations sous-jacentes, n'est ni évidente ni accessible à tous.

C'est sans doute pour cela que j'aime écrire sur les photographies, pour offrir des pistes, une manière d'approcher ce que l'image contient au-delà de sa simple surface, et ainsi rendre plus accessible ce qui, autrement, resterait invisible.

9.2 Prendre contact avec ma relation à l'écriture

« Je n'ai pas de trouble

Tous les mots sonnent bien dans ma tête

Venez vivre dans ma tête

Je ne peux être personne d'autre que moi

Et parfois c'est effrayant

Et parfois c'est rassurant

Les mots ne devraient pas être des mots

Ça devrait être des petits gestes tendres

Toutes ces choses que je ne comprends pas qui s'accumulent dans
l'univers »

(Réhel, 2023, p. 16, 23 et 35)¹⁷

J'essaie de me détacher du référent de l'image. Comme le critique littéraire français, Roland Barthes (1980), le mentionne, nous nous arrêtons souvent à ce qu'une photographie représente. Je me demande comment partager l'invisible, soit le relationnel par la photographie. La rupture du visible et du non-visible est une des raisons pour lesquelles j'aime superposer mes réflexions à des images en les écrivant sur celles-ci. Ce faisant, j'actionne une ouverture qui raconte une partie du récit. « À la différence de l'information, le

¹⁷ J'ai récemment appris que l'auteur ne vivait pas avec ses difficultés. Je trouve ça triste, je ne sais pas si j'ai pris ça comme une trahison, une imposture, de parler pour d'autres... mais, il a écrit des pensées que je ressasse sans cesse dans ma tête depuis toujours.

récit ne se soucie pas de transmettre le pur en soi de l'événement, il l'incorpore dans la vie même de celui qui raconte pour le communiquer comme sa propre expérience à celui qui l'écoute. » (Guattari, 1989, p. 69) Finalement, écrire en superposition sur une image me permet aussi de rendre visibles des éléments relationnels aux êtres qui sont extérieurs à notre relation.

Écrire sur une image qui reflète une relation m'aide à démystifier cette relation, de mieux la comprendre et de la saisir dans son entièreté tout en me remémorant certains de ses aspects. L'écriture devient alors un outil d'intropection, mais aussi un moyen d'explisser la relation, d'en mesurer l'ampleur et les ramifications. Ma pensée est arborécente, ce qui signifie que de manière rapide et intuitive, je vois ou crée des liens entre divers éléments. Ces liaisons de pensées et d'idées permettent de créer des connexions, qui ne sont pas nécessairement évidentes à comprendre pour les autres. Donna Haraway (cité par Zitouni, 2019) utilise le terme « jeu de ficelles » pour désigner un processus collectif pour tisser des pensées. Cette méthode permettrait de faire émerger des liens là où il n'y en avait pas, et ouvre la possibilité de nommer l'invisible, de créer un espace pour la vulnérabilité. L'image de ces fils qui partent dans toutes les directions fait profondément écho à ma manière d'écrire. Mon écriture arborescente déploie elle aussi des liens multiples. Bien que j'écrive seule mes réflexions se sont construites avec vous, lorsque j'écris à partir d'une image, de manière arborescente, j'ai le sentiment que quelque chose de l'invisible relationnel se dévoile. Je ne suis pas un chemin logique fermé, mais des riziomes se créent entre souvenirs, sensations et silences. Il y a une part de ce que je tisse avec l'image qui ne m'appartient pas, elle vous appartient.

Enfant, je jouais souvent durant les récréations au jeu des ficelles. Dans ce jeu, certaines figures ont besoin d'autres personnes pour pouvoir être créées ; il faut parfois plusieurs mains et ficelles. Quand j'y jouais, j'avais la sensation de faire de la magie.

Mon besoin d'écrire sur une image est le même que mon besoin d'écrire sur le mur d'un espace de diffusion. Lorsque je regarde une surface, je ressens souvent un manque de contact avec elle ou avec le lieu où elle se situe. Alors, écrire directement dessus me permet de soulager ce manque. Souvent, j'ai envie d'y écrire toutes mes réflexions, comme dans un gros cahier, de faire une mise en forme du fonctionnement de ma tête, de notre relation. C'est pourquoi la spatialisation que met en forme mon écriture réfait directement à mon univers.

L'écriture fait pleinement partie de ma pratique artistique, bien qu'elle soit encore empreinte de craintes et d'hésitations. Longtemps, j'ai choisi de dissimuler son importance et sa présence, en raison de l'injonction de se conformer à la norme de la langue française, renforcée par les attentes du monde

académique et professionnel, mais aussi par le jugement social porté sur les fautes. Je gardais donc l'écriture exclusivement pour mes journaux de bords de création. Répondre aux exigences de la standardisation m'impose une difficulté que je peine à expliquer. Ce fut un long processus, mais j'ai pris la décision de visibiliser mes écrits tout en laissant des erreurs, non pas comme une faille à corriger, mais comme une affirmation de mon existence en dehors des cadres normatifs afin de refuser l'invisibilisation.

Lorsqu'on écrit sur un clavier, il suffit d'appuyer sur la touche d'effacement pour faire disparaître les lettres et les mots.

Les **phantes**, les **ésitations**, les maladresses laissent place à du vide ou à quelque chose jugé meilleur, plus valide.

Mais ma machine à écrire électrique m'a révélée une brèche.

Un endroit où les erreurs sont précieusement conservées.

Un lieu où chaque frappe rejetée trouve refuge.

Là, enroulé sur lui-même, une mémoire fragile des lettres effacées.

Ce mince ruban de plastique affirme son existence en disant : «Rien n'est invisible. Tout peut avoir un espace à soi.»

J'ai **envhie** d'être cette bande d'effacement.

Porter ce qui a été, ce qui a **fahi** être, ce qui peut être autrement,

Ce qu'on a tenté d'invisibiliser.

On écrit, on efface, mais rien ne disparaît jamais tout à fait.

d é l e s s a b l e d é b a r t d é t r u c t e n a i s s é c i t é n é c é s i t é n ' e s s e i t é

Fais attention!

Ne vois-t pas que tu es corrigable?

Travaille ton texte avant de me l'envoyer ; as-tu écrit à la dernière minute?

Tout le temps et tes efforts consacrés ne seront jamais suffisants.

Ça paraît mal

Tu paraîs mal

As-tu utilisé les ressources à ta disposition pour corriger ?

Les outils qui te font office de béquilles devraient
t'invisibiliser.

Les fautes, ça ne paraît pas bien

Les gens vont juste voir les erreurs et pas le contenu.

Tu n'es pas assez bien

On ne peut te percevoir au-delà de ton apparence.

Pourtant, même si cette résolution me libère d'une charge immense d'adaptation, je demeure traversée par l'appréhension. Je crains que mon travail ne soit perçu comme un manque de professionnalisme, une absence de rigueur.

Force-toi!

Épuise-toi davantage

T'es-tu corrigée ?

As-tu bien mi ta protèse ? Parce que le résultat ne correspond pas aux exigences

Corrige – toi

Répare-toi

Tu pourrais faire plus d'effort ; mets-y plus de temps

Donne l'entièreté de ta vie, toute ton eau, toutes tes larmes

Les règles sont pourtant bien définies

Arrête de percevoir l'eau comme un mouvement, c'est une ressource, quelque chose de fixe.

L'erreur orthographique est souvent associée à un manque d'effort, d'attention, d'intelligence, etc. On m'a souvent fait part qu'une faute peut devenir un obstacle à la considération du contenu, une barrière que certain·e·s jugent infranchissable. Pourtant, ce que je trouve paradoxal, c'est l'importance accordée aux erreurs d'orthographe ou de grammaires dans la société comparativement à celle accordée aux problèmes relationnels comme ceux existant entre l'humain et vous.

L'écriture manuscrite me permet de me sentir proche de mon expérience personnelle. Elle laisse aussi transparaître une plus grande sensibilité. Selon moi, les erreurs liées à l'écriture sont quelque chose de très intime, surtout les fautes d'orthographe. Peut-être est-ce pour cette raison que l'humain cherche à les effacer ? Toutefois, c'est dans cette intimité que je me suis toujours située avec toi, avec vous. C'est peut-être pour cette raison que j'aime entretenir notre relation : cet espace de résonance où la liberté d'être soi-même est suffisant. Dans mon exposition, j'ai décidé d'inviter les spectateur·trice·s à entrer dans un univers où les lois qui encadrent les lettres disparaissent, où les frontières s'estompent, où un mot peut exister dans sa multiplicité. Ici, dans ce mémoire, je ne rends pas visibles toutes mes dites fautes, mais seulement celles qui reviennent sans cesse, celles liées à l'orthographe, alors que mon monde s'enregistre dans un univers beaucoup plus large.

On exige que mes lettres soient des murs et non des rivières, mais je suis fluide.

J'utilise donc l'écriture comme outil afin de rendre visible une part de la relation qui est invisible. L'utilisation de l'écriture, puisqu'elle fait partie de moi, devient une invitation aux autres à s'adapter à moi, à nous, à notre vécu.

En utilisant un langage qui m'est propre, je complexifie peut-être ainsi la compréhension de mon projet pour certain·e·s, mais cela peut également la simplifier pour d'autres. De toute manière, je ne considère pas qu'il soit nécessaire que les spectateur·trices s'arrêtent pour lire mes écrits, puisqu'il est également possible de capter mon travail à travers l'espace et l'expérience.

Je suis consciente que beaucoup de personnes peuvent avoir du mal à comprendre pourquoi je cherche à faire valider des erreurs d'orthographe. La seule manière que j'ai trouvée pour rendre cette démarche plus compréhensible, c'est d'utiliser une analogie avec les limitations physiques dans une circonstance de performance.

C'est un peu comme si la société exigeait qu'un·e athlète paralympique réalise exactement le même temps qu'un·e athlète olympique, sans tenir compte de ses limitations. Ou encore, qu'on exige d'une personne qui court avec une *protèse* qu'elle ait exactement la même foulée, la même posture qu'une personne sans limitations, comme si sa différence devait s'effacer par la présence d'une *protèse*.

C'est ce que je ressens parfois avec l'écriture. On me dit qu'avec tous les outils à ma disposition, je devrais être capable d'écrire des textes *impécables*, sans aucune faute. Pour moi, ces outils technologiques fonctionnent comme des *protèses*. Et comme une personne vivant avec une limitation physique, j'ai le droit de choisir de ne pas les utiliser. Ce serait comme imposer à une personne *enputée* de ne jamais se déplacer sans sa *protèse* dans un lieu académique ou professionnel.

Je ne dis pas que les personnes vivant avec un handicap visible ne subissent pas elles aussi des pressions pour se conformer à des normes. Ce que j'essaie de montrer, c'est que les gens sont souvent plus enclins à ajuster leurs attentes quand la différence est visible.

9.3 Une immersion à ma planète

L'exposition est un moyen de placer un point-virgule à travers mon expérience, c'est un moment en suspend où je prends conscience de ce qui a été vécu. Le passage de l'expérience à la matérialisation m'offre un recul nécessaire, une manière de m'extraire de l'action pour en explorer les contours. La documentation ne se limite pas seulement à l'archive, elle s'inscrit également dans le présent et le futur, grâce à l'écriture.

Je cherche à créer une *sensation* d'enveloppement, comme un câlin ou une couverture douce peuvent procurer. La *spacialisation* des mots sur une surface et la dimension des images, fixes ou en mouvement, participent à ce rapport corporel avec l'œuvre, c'est pour cette raison que j'utilise le grand format. La proportion et la mise en espace me permettent de ressentir pleinement mon corps et ma pensée face à mon travail. L'expérience que je propose reste limitée au visuel, puisque l'accumulation de davantage de stimulations, rendrait, pour ma part, l'expérience trop déboussolante.

Il m'arrive souvent de regarder une œuvre et de ne pas être en mesure d'être totalement réceptive, malgré ma volonté.

C'est comme si je regardais un horizon brouillé par la chaleur ou si je regardais la lune. Je les perçois, pourtant je suis seulement capable de les voir sommairement. Même si je voulais les observer avec netteté, je suis prise dans cet état, mes sens sont brouillés par d'autres facteurs. Alors, je regarde à travers quelque chose de trouble, mais je parviens malgré tout à percevoir certaines choses.

Comme lorsque je regarde un point fixe sur la route et que, tout à coup, j'ai la *sensation* que le sol bouge, mais qu'en réalité tout est fixe.

Un étourdissement visuel.

Durant cet état, même si une part de mes sens n'est pas disposée à être réceptive, la *sensation* de mon corps dans l'espace me marque. Une partie de mon cerveau est à la fois mort et en même temps bouillant.

Être loin et proche en même temps ; mon expérience est une appréciation de l'œuvre par l'univers de réflexions et de sensations qu'elle m'offre, à travers ce que je suis capable de percevoir. Ces élans, parfois directement rattachés à l'œuvre, parfois plus diffus, en demeurent néanmoins issus. Dans ces moments, je prends le temps de cueillir une quantité phénoménale de réflexions et d'idées.

J'ai conscience que l'accumulation d'images et de mots peut créer une surcharge, une saturation du regard et de l'esprit. Cependant, cela reflète ma manière de vivre : une expérience foisonnante, chargée et parfois étouffante. Les images et l'écriture sont pour moi indissociables, puisque les mots ne peuvent exister qu'à travers les traces de notre expérience.

4 avril 2023

Je porte deux boutures sur mon corps.

Nous sommes allées voir l'exposition *Poids, plume* de Sara A. Tremblay.

J'ai été submergée, il y avait une forme de langage visuel avec la spatialisation et l'abondance de photographies familières à la mienne ; ça résonnait avec ma manière de percevoir l'information.

C'est comme si on m'avait simplifié la lecture.

Les mots d'Isabelle Guimond résonnent encore en moi : « Il y a beaucoup de photos parce que vivre exige beaucoup. » (Guimond, 2023).

Je choisis d'exposer mes photographies sans cadre, car l'encadrement me procure une sensation de distance, qui fait en sorte que l'image se transforme en objet, au lieu de devenir un outil de transformation d'espace. Je perçois le geste d'exposer comme celui de semer, cela engage donc à laisser une grande marge à l'interprétation et accepter l'imprévisibilité de ce dont les spectateurs retiendront, tant de l'espace que de ce qui s'y trouve. Mon objectif n'est pas que l'exposition clôture notre expérience, mais plutôt qu'elle offre une ouverture, qu'elle laisse exister ce qui est en mouvement. Si un·e humain·e vient voir mon exposition et que l'environnement que j'ai créé lui procure une espace de réflexion, alors je suis heureuse de pouvoir lui fournir ce moment teinté de notre expérience.

On m'a déjà fait part de déception quant au fait qu'il n'y ait pas de plante dans le rendu final de mes œuvres. Si tu n'es pas présente physiquement dans l'exposition, c'est parce que je ne voulais pas te figer dans une représentation d'objet ni t'imposer un changement d'environnement effémerie inutile. De toute façon, ce n'est pas toi qui es au centre du projet, mais plutôt notre relation, ce que nous avons traversé ensemble. Par ailleurs, pour moi, une plante n'est pas un matériau, ni un objet, mais bien un être vivant. Cette envie des humain·e·s à vouloir te voir en personne est peut-être due au manque de considération envers d'autres êtres vivants, dans la manière dont les villes sont construites.

Travailler en prenant en compte l'être végétal dans son entièreté implique une absence totale de contrôle, une responsabilité de laisser une place aux décisions de l'autre et de faire avec. Au début, je t'ai comparé à des critères normatifs de germination et de croissance, ce qui m'a apporté de la crainte puisque je me demandais si tu allais germer, si ta croissance était normale. Je t'ai mis dans des cases limitatives, qui peuvent générer une invalidation. J'ai appris à travers cela à te connaître, à te voir dans ton entièreté, à me voir, à te donner un espace comme je l'aspire aussi.

Dans mon exposition, j'ai également choisi d'exposer une explicitation de certaines méthodes de distillation à travers des schémas graphiques accompagnés de photographies. Cette décision a comme objectif de partager des connaissances et de rendre accessible cette technique. Je souhaite que l'exposition présente des traces du processus, puisque pour moi l'incertitude, l'inachevé, l'échec et l'expérimentation font partie intégrante de la recherche. En effet, au-delà de celle-ci, il y a la transmission des techniques que j'ai utilisées, qui peut ouvrir une porte à ceux qui voudraient tenter un chemin similaire. Bien sûr, aucune expérience ne peut être identique à la nôtre. Cependant, pour moi, chaque tentative de rapprochement initiée par le contact à notre expérience est une métamorphose de notre expérience, une suite. Une part de moi chérit l'idée qu'un jour, quelqu'un me racontera son expérience, qui a germé de la graine que nous aurons semée.

Qui sait, peut-être que quelqu'un se dira « Moi aussi, un jour, je vais incuber une semence! »

Figure 9.4 *Être planète* : 24 mars 2024



22 avril 2024

J'ai réalisé que je ne m'étais jamais préparé à la fin. Je ne l'avais pas non plus imaginée telle qu'elle s'est déroulée. En fait je me demande si on aurait pu continuer à être proches, si les événements dans ma vie avaient été moins mouvementés.

J'ai le sentiment de t'avoir porté trop longtemps et d'avoir ignoré les événements qui indiquaient que cette proximité n'était plus bénéfique pour toi, je *ressentais* une pression extérieure à ce que tu sois présente durant mon forum de recherche.

Finalement, je t'ai blessé physiquement et je me suis blessée intérieurement.

J'ai donc pris la décision d'arrêter graduellement de te porter, afin de ne pas causer une rupture abrupte. En effet, cela m'aurait causé un choc d'arrêter de te porter du jour au lendemain, car je me suis habituée à ta présence. Tranquillement, comme quand j'acclimate les plantes du potager à l'extérieur, nous allons donc nous distancer physiquement. Nous devons toutefois le faire dans un bref délai puisque nous déménageons dans cinq jours et que j'ai l'impression que ce serait une mauvaise idée de te porter à ce moment-là.

25 avril 2024

Je ne dirais pas que je ne suis plus ta planète, mais nous vivons maintenant avec une distance physique...

CONCLUSION

Je n'aurais jamais pu prédire ce que notre relation allait être. L'expérience de te porter m'a enseigné beaucoup de choses. J'ai découvert que mon corps pouvait bel et bien te fournir chaleur, soin et eau, mais qu'il avait de la difficulté à combler ton besoin de stabilité. Malgré tout, je crois que ce lieu est rempli de possibles.

Ensemble, nous avons déconstruit l'idée d'une hiérarchie entre l'humain et la nature, pour révéler une sympoïèse qui existe déjà, mais qui est souvent niée ou invisibilisée. Cette relation, bien que singulière, ouvre des voies : elle montre qu'il est possible de tisser des liens profonds avec d'autres formes de vie, au-delà de l'utilité, de l'esthétique et de la domination. Elle nous invite à repenser notre positionnement et à envisager des modes de cohabitation plus sensibles, plus attentifs.

Notre exploration démontre que s'enraciner dans une approche intime, où la douceur et la vulnérabilité deviennent des forces, permet d'élargir des possibles relationnels. Il ne s'agit pas seulement d'une expérience individuelle, mais d'un geste qui rejoint des luttes plus vastes : celles qui cherchent à libérer les êtres de l'oppression, qu'il s'agisse des femmes, des personnes en situation d'handicaps, des minorités de genres ou ethniques, ou encore des autres vivants avec lesquels nous partageons le monde.

Cette recherche n'est pas terminée. En fait, j'ai l'impression qu'elle vient seulement d'être semée. Je ne crois pas qu'elle comporte une fin, d'ailleurs la manière qu'elle se développera m'est inconnue. Comme toute semence, le résultat sera déterminé par comment les humain·e·s seront à la suite de leur contact avec mon exposition. Il y a des formes d'imprévues et des échecs, mais l'improbabilité de connaître les transformations de cette recherche et le flou quant aux nouvelles formes qu'elle prendra dépasse mon champ de perception.

Il existe une multitude de manières d'élargir les possibles relationnels et de déconstruire les préconceptions de l'humain. Il n'y en a pas une meilleure que l'autre. C'est la multiplicité qui crée la force et nous avons seulement ouvert un horizon. Ainsi, je ne pense pas que l'humain doit absolument porter une plante sur son corps pour revoir son positionnement face aux autres êtres vivants, cela reste une méthode parmi d'autres. De mon côté, je vais continuer d'explorer le rapprochement relationnel, puisque chaque relation me permet de mieux nous voir. L'importance, selon moi, est d'adopter une approche qui est à l'opposition des systèmes d'oppression, qui s'enracine dans la bienveillance, le *care*, le sensible, l'attention, l'intimité, etc., puisque

je pense que c'est dans une fragilité et une vulnérabilité qui nous pouvons le mieux accueillir notre interdépendance.

Je ne considère pas qu'il soit essentiel de vivre une proximité physique pour se libérer des perceptions, même s'il y a dans cette proximité un contact auquel nous ne sommes pas habitués et une obligation de porter attention à l'autre.

Tu me manques parfois. En fait, c'est notre proximité physique qui me manque. Tu avais la capacité de me ramener à ton rythme, à ta planète, qui est disférente de la mienne, mais qui forme en même temps une unité. Je me demande si nos jours partagés ont laissé une trace en toi, comme ils l'ont fait en moi. Parfois, je te regarde et je me demande quelle part de moi, de nous, portes-tu le plus.

Tu renfermes une curiosité que je ne pourrai jamais assouvir, mais c'est justement cela qui est magnifique. Tu m'as appris à me pardonner des choses que je ne voulais pas m'avouer, à accepter l'échec et l'imperfection, à transformer à partir de là où nous nous situons. Tu m'as tant donné, enseigné. Je t'en serai toujours redevable.

Je veille sur toi avec douceur, tout en redoutant ce qui pourrait causer notre éloignement. J'ignore où nous serons dans trente ans, mais je sais que notre lien évoluera. Notre relation est encore jeune et déjà elle dépasse ce à quoi je m'attendais.

Avec amour,

De tes nuages, ta pluie.

GLOSSAIRE

A

accèsibilité → accessibilité
accueillant → accueillant
agorder → accorder
alphate → asphalte
almalgame → amalgame
anthropormorphisme → anthropomorphisme
antropocentrique;
anthropocentrique → anthropocentrique
apdaptation → adaptation
apdoter → adopter
appartemant → appartenant
appatir → à partir
appêcher; enpêcher → empêcher
aprendre → apprendre
apprésension → appréhension
arborécente; arborescante →
arborescente
automaniquement → automatiquement
arosoire; arrosoire → arrosoir
avers → envers
anttendre – entendre
apprais → après
aulistique; olistique → holistique

B

barière → barrière

C

catoriser; catagoriser → catégoriser
caricaturisant → caricaturant

circontance → circonstance
circonstentielle → circonstancielle
coexistence → coexistence
compler → combler
connection → connexion
consevoir → concevoir
consiante; consiente → consciente
construcsion → construction
contenent → contenant
corhélation → corrélation
corrigable → corrigeable
conctact → contact
constente → constante
conrespondre → correspondre
coposante → composante

D

débart → départ
déconstruction → déconstruction
déféillent → défaillant
désimuler → dissimuler
disférante → différente
domilicilé → domicilié
déprésiation → dépréciation
détérioation → détérioration
desductrice → destructrice
discussion → discussion
disfonctionnelle → dysfonctionnelle

distianciation → distanciation
distint → distinct

distintion → distinction

divertisité → diversité

E

effemère → éphémère

églament → également

émidiate → immédiate

empleure → ampleur

encrage → ancrage

engouement → engouement

enpêcher; appêcher → empêcher

enpérique → empirique

enputée → amputer

entrentiennent → entretiennent

envhie → envie

évoporation → évaporation

éritation → irritation

ésitation → hésitation

existence → existence

extrativiste → extractivisme

explissiter; explixiter → expliciter

exprésion → expression

évatuellement → éventuellement

F

fahi → failli

faiblaise → faiblesse

foisonante → foisonnante

frase → phrase

fagile → fragile

fénoménale → phénoménale

H

herchisation → hiérarchisation

hiarchique; héarchique → hiérarchique

hortographe; horthographe;

ortographe → orthographe

I

iludant → éludant

impécable → impeccable

impertinant → impertinent

implicant → impliquant

improbalité → improbabilité

incofortable → inconfortable

inconsiamment → inconsciemment

indisociable → indissociable

indégniable → indéniable

inexactable → inacceptable

insésisable → insaisissable

intérogée → interrogée

intropesction; intropection →

introspection

indisociable → indissociable

intarrigissent → interagissent

intéraction → interaction

interconnection → interconnexion

interconnictivité → interconnectivité

intermise → entremise

L

l'aïser → laisser

légétimisant → légitimisant

M

margéna1isé → **marginalisé**

miniser → **minimiser**

mouvent → **mouvant**

N

nécessérement ; naissairement →

nécessairement

naissésère; nécessaire → **nécessaire**

notament → **notamment**

O

obt1on → **option**

occationnée → **occasionnée**

olistique; aulistique → **holistique**

ortographe; hortographe;

horthographe → **orthographe**

osbtacle; opstacle → **obstacle**

P

paussible → **possible**

pépétuiation → **perpétuation**

persception → **perception**

possipilité → **possibilité**

précomption → **présomption**

phaute → **faute**

prennent; prenent → **prenant**

propaplement propablement

→**probablement**

profondement → **profondément**

pronne → **prône**

protèse → **prothèse**

proprématique → **problématique**

préconsues → **préconçues**

préablement → **préalablement**

Q

quatité → **quantité**

quoditien; quodidien → **quotidien**

quoditienne → **quotidienne**

quotradiction→ **contradiction**

R

raissamble → **ressemble**

reconposition → **recomposition**

réétulisé → **réutilisé**

réfaire → **réfère**

réflession → **réflexion**

répercution → **répercussion**

resenti → **ressenti**

réson → **raison**

relaxion; relasion → **relation**

revégétalisass1on→ **revégétalisation**

rizhome → **rhizome**

rolationnellement → **relationnellement**

S

sensurer → **censurer**

sens → **sans**

sensasion → **sensation**

septateur·trice → **spectateur·trice**

soulanger → **soulager**

soujacente → **sous-jacente**

spacialisation → **spatialisation**

struture → **structure**

standarisation → standardisation

supérieure → supérieur

T

tengibilisé → tangibilité

témointe → témoin

tranformation; transphormation →

transformation

transphormer → transformer

U

ultilitarisme → utilitarisme

V

vigourosité → vigueur

visibeliser → visibiliser

ANNEXE A
DOCUMENTATION DE L'EXPOSITION









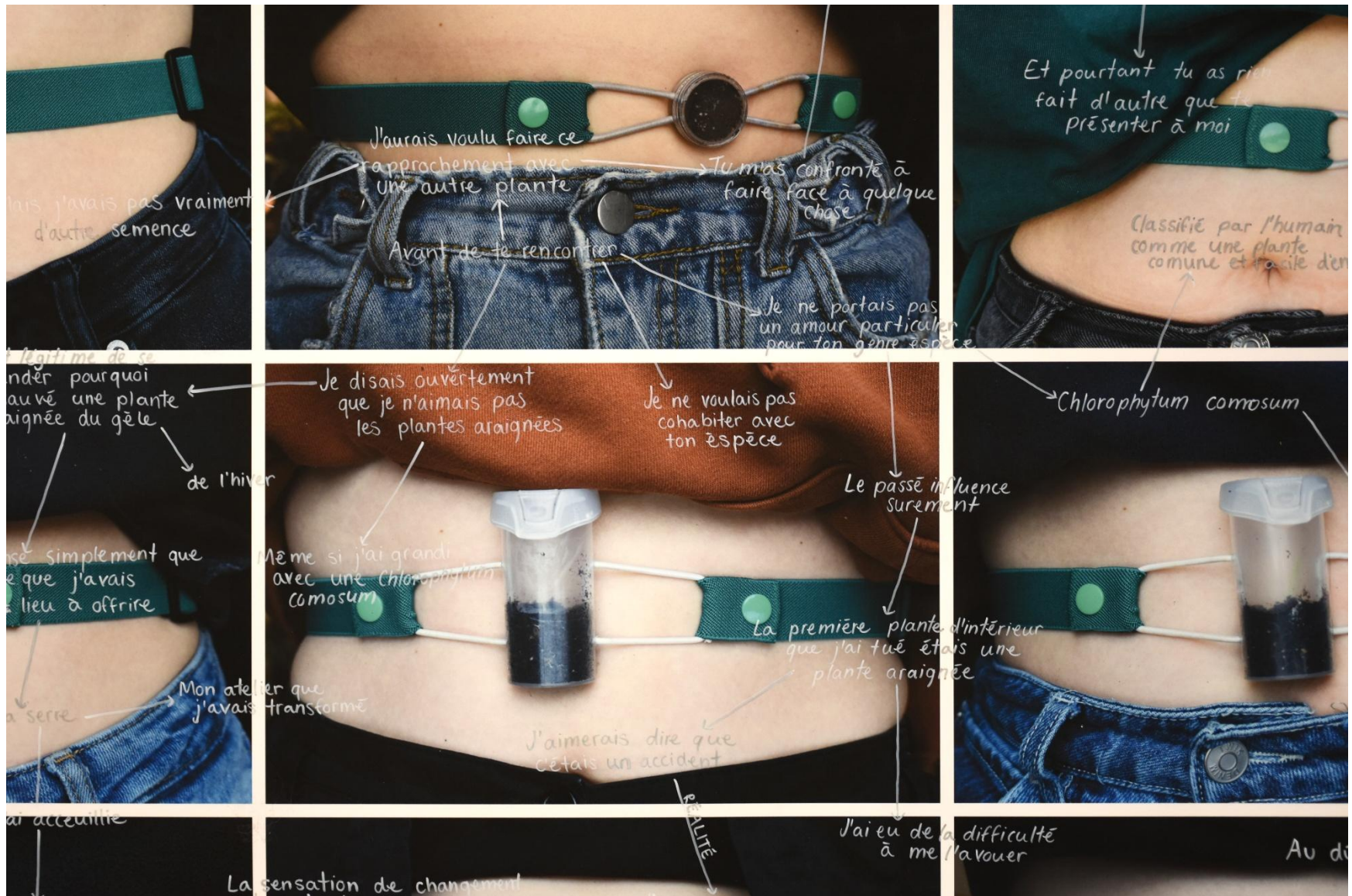
- "Real" activities have occurred in the "representational" part of the brain. Patients don't respond during.
- Patients don't see growth in cortex.
- Patients respond.
- Patients don't respond to stimuli.
- Disruption in response.
- Patients respond.

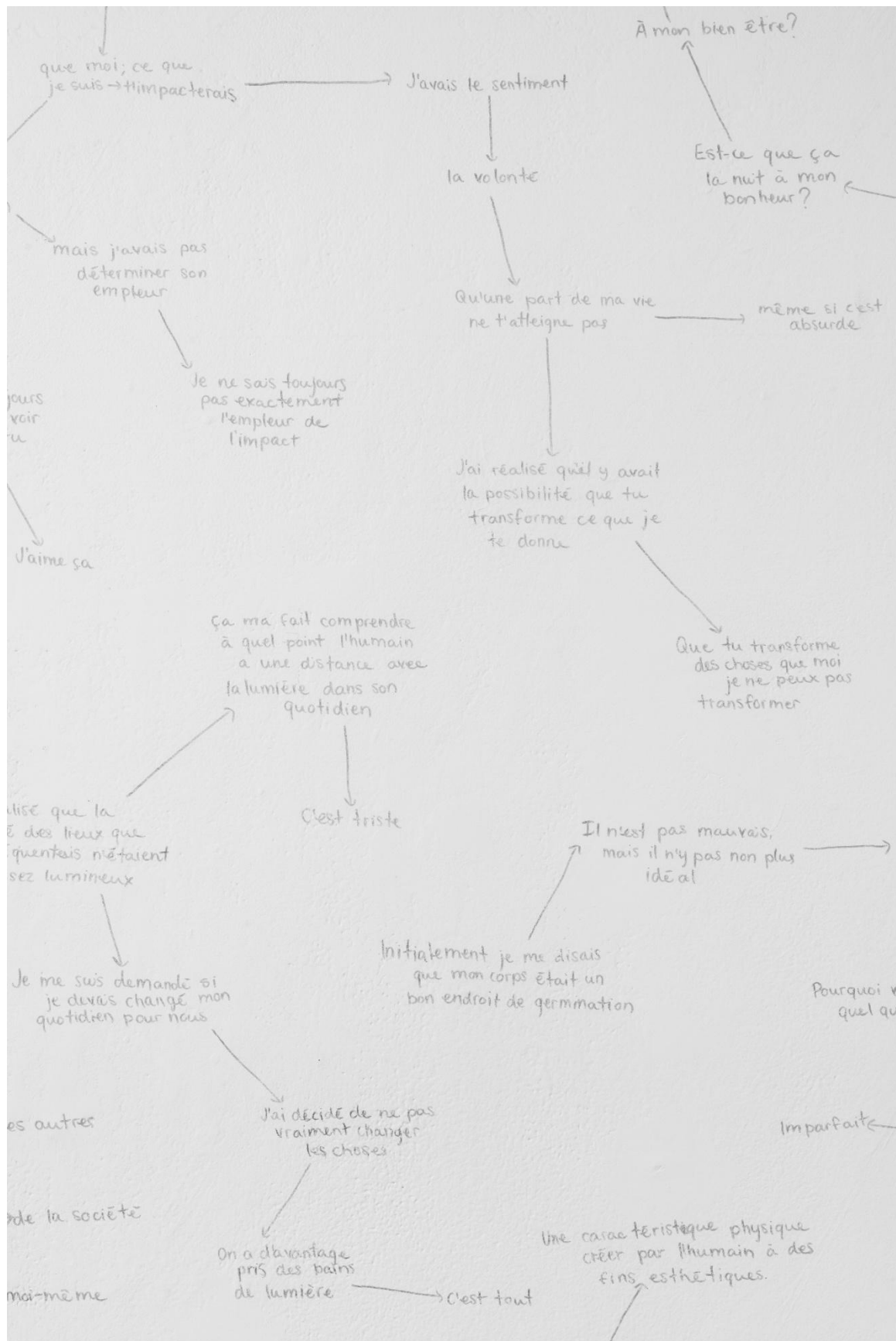


- Tissue of the heart is composed mainly of
- dense, fibrous tissue
- Pericardial pleurae form
- Myocardium is highly organized
- Endocardium is the innermost layer
- Aorta is the main artery of the heart







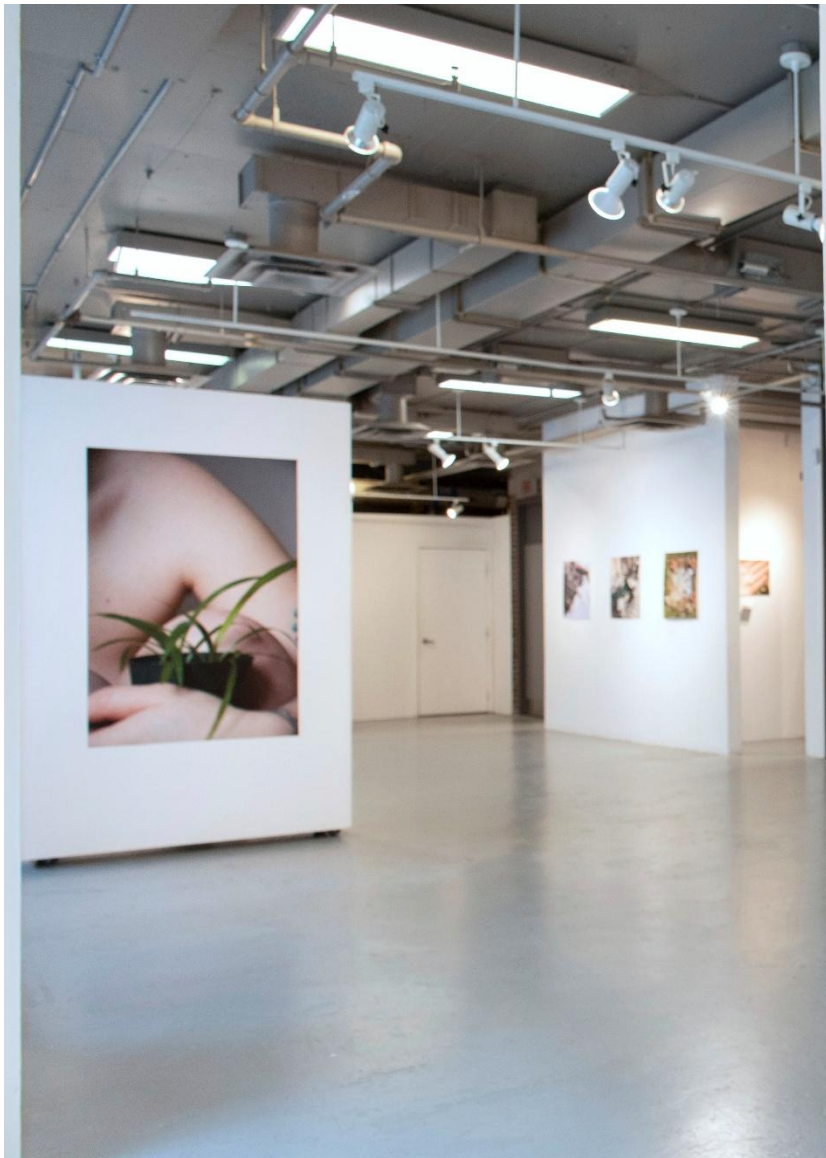














Enveloppes de semence, *Chlorophytum comosum*, fabriquées à partir de retailles de papier.



Autopublications en consultation, venant agrémenter l'exposition: *L'atelier serre*, 2024; *Qui sommes-nous ?*, 2022; *Bande d'effacement*, 2025; *Le lexique des mots réprimés*, 2025; *Entre mots et obstacles*, 2025.

ANNEXE B
MANIFESTE

**MANIFESTE POUR LA PROTECTION
DES PLANTES D'INTÉRIEUR
DANS L'ART CONTEMPORAIN**

1. UNE PLANTE N'EST PAS UN OBJET
2. UNE PRÉSENCE VIVANTE QUI EXIGE RESPONSABILITÉ
3. REPENSER LA NÉCESSITÉ D'UTILISER UNE PLANTE VIVANTE
4. POUR UNE PRÉSENCE DURABLE DES PLANTES D'INTÉRIEUR
5. ADAPTER L'ART AUX PLANTES D'INTÉRIEUR
6. FAIRE EXISTER L'ART SANS EXPLOITER LE VIVANT



MANIFESTE
POUR LA PROTECTION
DES PLANTES
D'INTÉRIEUR
DANS
L'ART CONTEMPORAIN

Ce manifeste, écrit par Maude Girard, utilise le « nous » comme un appel à l'engagement collectif et à la responsabilité envers le vivant. 2025

Nous sommes tanné.e.s de voir des œuvres qui intègrent des plantes d'intérieur tout en prônant souvent l'importance du vivant, alors que celles-ci dépérissent sous nos yeux. Les choses doivent changer. Il est facile de parler de la vitalité du vivant, mais encore faut-il reconnaître et respecter les êtres qui sont proches de nous.

Nous ne remettons pas en question la valeur des plantes extérieures. Cependant, les plantes d'intérieur sont souvent moins considérées, car elles sont perçues comme prisonnières d'une logique de domination et réduites à de simples objets de décoration - comme si une plante ne devenait vraiment digne d'attention que lorsqu'elle échappe au pot ou au cadre imposé par l'humain. C'est pourquoi il est crucial de s'intéresser à leur présence dans l'art contemporain : présentes dans des endroits à l'abri de la météo, elles deviennent

dépendantes de l'humain; et leur vitalité, trop souvent ignorée ou banalisée, réclame respect et attention.

Dans la nature, les plantes ne se développent jamais dans un vide élimité : leur espace de croissance comporte des frontières et des limitations, souvent subtiles ou invisibles à l'œil nu. Elles s'inscrivent dans un écosystème où l'espace et les ressources sont partagés et régulés par d'autres végétaux, des êtres vivants, la météo et les propriétés naturelles du sol. Chaque être vivant influence les autres de manière complexe, sans que l'on puisse toujours mesurer ou juger cette influence, puisque celles-ci sont toutes entrelacées. Ainsi, aucun être vivant n'évolue seul ou n'est pas contraint à des limitations apportées par d'autres êtres vivants. Alors, qu'une plante vive à l'extérieur ou à l'intérieur, son

environnement façonne sa forme autant que sa forme façonne l'environnement.

Ce manifeste ne vise pas à interdire l'utilisation des plantes dans l'art. Au contraire, il appelle à leur intégration respectueuse et consciente en tenant compte de leur vie et de leurs besoins. Ceci est donc un appel à l'éthique, à la responsabilité et à la prise de conscience collective. Intégrons les plantes d'intérieur dans nos œuvres et nos espaces de diffusion – mais faisons-le avec soin et bienveillance.

1. UNE PLANTE N'EST PAS UN OBJET

Les plantes d'intérieur sont des êtres vivants à part entière : elles respirent, croissent, dépérissent, réagissent et exigent une attention fréquente. Pourtant, dans les espaces d'exposition ou les œuvres, elles sont souvent réduites à des accessoires, symboles ou références, comme si leur vitalité pouvait être ignorée au nom de l'esthétique ou de l'usage artistique.

Nous refusons qu'elles soient manipulées sans considération pour leur bien-être.

Une plante d'intérieur mérite la même attention que n'importe quelle autre forme de vie.

2. UNE PRÉSENCE VIVANTE QUI EXIGE RESPONSABILITÉ

Une plante a des besoins en lumière, en eau, en nutriments, en température et en humidité. L'intégrer à une œuvre ou à un événement artistique, c'est s'engager à en prendre soin, à lui offrir un environnement viable avant, pendant et après. Cela implique du temps, de la présence et une connaissance minimale de ses besoins, ainsi qu'une compréhension des facteurs pouvant faire fluctuer ces besoins.

L'une des principales causes de la mort des plantes est un excès de soin (*overcare*), suivi par la négligence (*undercare*). Pour éviter tout dépérissement, déléguer leur entretien à une personne d'expertise peut être une solution, si l'on estime ne pas avoir les compétences nécessaires ou que l'on sera souvent absent.e.s du lieu d'exposition. Quoi qu'il en soit, la responsabilité doit être prise en charge.

3. REPENSER LA NÉCESSITÉ D'UTILISER UNE PLANTE VIVANTE

Nous reconnaissons que les plantes d'intérieur sont construites par leurs environnements. Un changement dans celui-ci peut donc demander de l'énergie et du temps à une plante. Avant d'intégrer une plante d'intérieur à une œuvre ou une exposition, nous encourageons une réflexion sur la nécessité réelle de sa présence, en considérant la durée de l'exposition, les conséquences et conditions du déplacement, le lieu d'accueil, la saison et le temps d'acclimatation. Nous considérons également l'absence d'une plante vivante ou l'utilisation d'une plante artificielle comme de meilleures alternatives pour le bien-être des plantes d'intérieur.

Dans le cas d'un déplacement de la plante, dans le cadre d'une exposition temporaire par exemple, cela impose deux périodes

d'acclimatation de 7 à 10 jours chacune : la première, lorsqu'elle arrive dans un nouvel environnement et la seconde lorsqu'elle est réinstallée dans son lieu d'origine ou déplacée vers un autre lieu.

Puisque chaque transition demande de l'énergie à la plante, lorsque le temps cumulé de ces deux phases d'adaptation dépasse ou tend à équivaloir à la durée de l'exposition, nous remettons en question la légitimité de son déplacement. En effet, il faut éviter que le rythme humain prenne le dessus sur celui de la plante, au détriment de son équilibre.

Par ailleurs, nous accordons également une attention particulière aux conditions saisonnières.

Nous encourageons l'utilisation de méthodes permettant de limiter l'impact que peut avoir un déplacement pour une plante : soit limiter la durée du déplacement,

protéger la plante pour éviter toute blessure physique, éviter l'impact du changement de température et limiter les sources de vent.

Nous considérons le recours à des modes d'aballage alternatifs comme l'utilisation d'une écharpe de portage.

Nous nous assurons que les plantes disposent d'un apport suffisant en eau dans leur substrat avant leur déplacement, afin de limiter le stress occasionné.

Nous ne déplaçons pas une plante avec une santé précaire dans un milieu encore moins bon pour elle.

4. POUR UNE PRÉSENCE DURABLE DES PLANTES D'INTÉRIEUR

Nous considérons que les plantes ne devraient pas être sacrifiées pour une exposition, puisque trop souvent dans ce

contexte, elles sont perçues comme du mobilier effémeré ou un simple matériau que l'on remplace lorsque son apparence se détériore. Si une plante dépérit, la solution n'est pas de la remplacer immédiatement, mais plutôt de revoir son environnement ou le sens de sa présence dans l'œuvre. Beaucoup de ressources sont nécessaires pour cultiver une plante d'intérieur. Bien qu'elle soit compostable, elle a une empreinte carbone et surtout, elle est vivante.

Par ailleurs, les besoins d'une plante ne s'arrêtent pas une fois qu'elle est intégrée dans une œuvre ou une exposition.

Nous encourageons donc le renforcement des liens et la santé des plantes qui partagent déjà notre vie avant d'en accueillir d'autres. Parfois, ce n'est pas d'une nouvelle plante dont on a besoin, mais d'un nouvel engagement.

Dans le cas où l'achat de plante d'intérieur doit être effectué, nous priorisons : les plantes d'intérieur produites localement ou celles issues d'échanges à proximité. Il est toutefois important de mentionner qu'une plante d'intérieur vendue dans un centre de jardin ou chez un grossiste local n'a pas forcément été produite localement.

5. ADAPTER L'ART AUX PLANTES D'INTÉRIEUR

Nous reconnaissons que les espaces d'exposition, comme nos intérieurs, sont souvent trop sombres et trop secs pour les plantes d'intérieur. Nous considérons

qu'il est de notre responsabilité d'adapter les conditions si celles-ci sont nuisibles à la santé et la croissance de la plante. Cela peut signifier de modifier l'œuvre ou la scénographie de l'espace, d'ajouter un éclairage adapté avec un bon spectre

lumineux, d'augmenter le taux d'humidité, etc.

6. FAIRE EXISTER L'ART SANS EXPLOITER LE VIVANT

Qu'une plante d'intérieur soit utilisée de manière esthétique, symbolique, utilitaire, relationnelle, politique, iconographique, scientifique ou autre, elle devrait toujours être respectée dans son intégrité.

Créer avec les plantes ne signifie pas les exploiter. En effet, nous croyons que l'art peut être un espace de soin et de bienveillance.

Une plante dans une œuvre ne devrait pas être soumise à la seule volonté de l'artiste, puisqu'elle est un être qui interagit et qui influe sur l'œuvre autant qu'elle en subit les effets.

Nous revendiquons un art où les plantes d'intérieur ne sont pas des décors passifs, ni des symboles vides, mais des partenaires de création. Nous valorisons une approche sensible et relationnelle. Concevoir avec les plantes, c'est prendre le temps de les connaître, de s'ajuster à elles, de laisser la relation se construire.

Nous créons un art qui ne pense pas uniquement à nos intérêts d'artistes ou à ceux de l'art lui-même, mais qui tient aussi compte du respect et du bien-être des êtres vivants avec qui nous choisissons d'interagir.

Nous ne bannissons pas l'utilisation des plantes d'intérieur à des fins esthétiques, alimentaires, médicinales ou artisanales. Nous valorisons ces pratiques qui sont réalisées dans une démarche respectueuse, responsable et consciencieuse avec la plante.

Nous reconnaissons finalement que certains points de ce manifeste pourraient églament être transposés à l'utilisation des plantes extérieures dans les œuvres d'art

GLOSSAIRE

contenporain	→	contemporain
pronent	→	prônant
dépérisent	→	dépérissent
élimité	→	illimité
fasonne; fasone	→	façonne
consience	→	conscience
manilipulées	→	manipulées
sens	→	sans
nécesaire	→	nécessaire
nécesité	→	nécessité
conséquence	→	conséquence
accueil	→	accueil
aclimatation	→	acclimatation
apdaptation	→	adaptation

légélimité

→ légitimité

encouragons

→ encourageons

abalage

→ emballage

occationner

→ occasionner

RÉFÉRENCES

- A Chick Called Albert. (n.d.) *Home* [Chaine YouTube]. <https://www.youtube.com/@AChickCalledAlbert>
- Acosta, A. (2014). *Le Buen Vivir : Pour imaginer d'autres mondes*. Utopia.
- Agriculture et Agroalimentaire Canada (2024, 15 août). *Aperçu statistique de l'industrie canadienne de l'horticulture ornementale, 2023*. Gouvernement du Canada. https://agriculture.canada.ca/fr/secteur/horticulture/rapports/aperçu-statistique-lindustrie-canadienne-lhorticulture-ornementale-2023?utm_source=chatgpt.com
- Aloi, G. (dir.). (2019). *Why look at plants?: The Botanical Emergence in Contemporary Art*. Brill Rodopi.
- Aloi, G. (2024, 13 avril). Faire terre commune. [Résumé]. Colloque international Max et Iris Stern 16. *Plus-qu'humain, plus-que-nature : au-delà du vivant*. MACM. <https://macm.org/activites/colloque-international-max-et-iris-stern-16/>
- Barthes, R. (1980). *La Chambre claire: note sur la photographie*. Seuil.
- Bertrand, A. D. M. (1954). *Plantes d'intérieur*. La Maison rustique.
- Bigé, E. et Blanchard, E., Dormeau, Fritz, L. A., Harriet de G, Kyrou, A. et Querrien, A. (2024). Dévalider. *Multitudes*, 94(1), 47-53.
- Bilodeau, G. (2023, 19 mars). Étude économique du marché québécois des plantes vertes et des plantes succulentes. *Institut québécois du développement de l'horticulture ornementale (IQDHO)*. <https://iqdho.com/etude-economique-du-marche-quebecois-des-plantes-vertes-et-des-plantes-succulentes/>
- Bourgault, S. et Perreault, J. (2015). *Le care, éthique féministe actuelle*. Remue-ménage.
- Boukala, M (dir.). (2024). Arts altercapacités. *Inter art actuel*, 143.
- Choi, B. C. K. et Pak, A. W. P. (2006). Multidisciplinarity, interdisciplinarity and transdisciplinarity in health research, services, education and policy: 1. Definitions, objectives, and evidence of effectiveness. *Clinical and Investigative Medicine*, 29(6), 351–364.
- Coccia, E. (2020). *Métamorphoses*. Bibliothèque Rivages.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie*. Minuit.
- Domec, L. (2008). *La grande aventure des plantes d'intérieur : Histoire et symbolisme des origines à nos jours*. Alternatives.

- Doyon, H. (2007). *Hétérotopie : de l'in situ à l'in socius* [Thèse]. Université du Québec à Montréal, Doctorat en études et pratiques des arts. <https://archipel.uqam.ca/826/>
- Drummer, V. et Taylor, A. (2023, 13 mars). Voici comment tenir compte de l'accessibilité neurologique lors de la conception de lieux publics. *Ideas de Stantec*. <https://www.stantec.com/fr/ideas/designing-for-neurodiversity-creating-spaces-inclusive-of-all>
- Fritz, L. (2024) . F(r)ictions d'accès Indisponibilité, indisposabilité, indisposition. *Multitudes*, 94(1), 83-88.
- Guattari, F. (1989). *Les trois écologies*. Galilée.
- Guéguen, Y., Posthumus, S. et Bouvet, R. (2022). Méta-botanica : réflexion autour d'un art végétal audio-tactile. L'Entre-deux, 12. <https://lentre-deux.com/index.php?b=243>
- Guimond, I. (2023). *Sara A. Tremblay : Poids, Plumes* [Texte d'exposition]. Galerie B312. <https://www.galerieb312.ca/programmation/sara-atremblay-poids-plumes>
- Haraway, D. (2007). Savoirs situés. Dans Haraway, D., *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes* (p. 323-441). Exils Éditeur. (Publication originale en 1993)
- Haraway, D. (2018). *Manifeste des espèces compagnes* (3^e éd., J. Hansen, trad.). Flammarion. (Publication originale en 2003).
- Haraway, D. (2020). *Vivre avec le trouble* (I. Stengers, B. Zitouni et V. Despret, trad.). Les éditions des mondes à faire. (Publication originale en 2016).
- Hiernaux, Q.(2020). La vie domestiques des plantes | The Domestic Life of Plants. Dans d-o-t-s (Drouet, L., Lacrouts, O.) (dir.), *Plant fever : vers un design phyto-centré / towards a phyto-centred design*. CID - Centre d'innovation et de design au Grand-Hornu.
- Horwood, C. (2007/2020). *Potted history: How Houseplants Took Over our home*. Pimpernel Press Limited. (Publication originale en 2007).
- Insider Business. (2022, 6 mars). Why *We Kill So Many Houseplants, But Spend Billions On Them Anyway* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=bNtxbb52eE0>
- Invalid, S. (2024) . Dix principes de Justice Handie (1^e éd., Handi.es Tordues, trad). *Multitudes*, 94(1), 94. (Publication originale en 2015)
- Lansdowne, E. (2020). La question de la conscience des plantes dans l'art contemporain. *Esse arts + opinions*. 99, 20-23.
- Map (2023). Dans mon propre temps et espace. *Espace art actuel*. 133, 72–81.

- Marder, M. (2021). *La pensée végétale : une philosophie de la vie des plantes* (2^e éd., C. Gruyertrad). Les Presses du réel. (Publication originale en 2013)
- Merchant, C. (2016). Exploiter le ventre de la terre. Dans Hache, É. (dir.). *Reclam : Recueil de textes écoféministes* (p. 129-158). Cambourakis.
- Mitchell, W. J. T. (1995). Interdisciplinarity and visual culture. *The Art Bulletin*, 77 (4), 540–544.
- Myers, N. (2018). How to Grow Livable Worlds: Ten Not-so-easy steps [Catalogue d'exposition]. Dans *The World to Come. Art in the Age of the Anthropocene*. Kerry Oliver-Smith.
- Osin & The Begpag (2024). Autislangue (trois poèmes) : Confusion d'identité. *Multitudes*, 94(1), 99.
- Ville de Montréal (s.d). Plantes d'intérieur et qualité de l'air. Dans *Espace pour la vie Montréal*. <https://espacepourlavie.ca/plantes-dinterieur-et-qualite-de-lair>
- Ramade, B. (2018). Préfiguration d'un art du Care : L'art écologique pour modèle. Dans E. Lamoureux et M. Uhl (dir.), *Le vivre ensemble à l'épreuve des pratiques culturelles et artistiques contemporaines* (p. 195-198). Presses Universitaires de Laval.
- Réhel, J-C. (2023). *Le plancher de la Lune*. La courte échelle.
- Shiva, V. (2016) Êtreindre les arbres. Dans Hache, É. (dir.), *Reclam : Recueil de textes écoféministes* (p. 183-210). Cambourakis.
- Starhawk. (2015). *Rêver l'obscur : Femmes magie et politique* (4^e éd. Morbic, trad.). Cambourakis. (Publication original en 1982).
- Stengers, I. (2019). *Résister au désastre*. Wildproject.
- Tassin, J. (2020). *Pour une écologie du sensible*. Odile Jacob.
- Tronto, J. (2009). Le care. Dans *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* (p. 141-170). La découverte.
- Suzuki, D. et Cullis, T. (2010). *La déclaration d'interdépendance : Un engagement envers la planète Terre*. Boréal.
- Wacquez, J. et Mengozzi, C. (2024). Le perroquet est un extraterrestre comme les autres. *Multitudes*, 94(1), 94.
- Weber, P. (2023). Corps et plantes : porter ou adopter. Dans E. Beaufiles (dir.), *Tangence : dramaturgie des plantes*. Université du Québec à Rimouski. 132, 87-111.

Zitouni, B. (2019). Explorer le Chthulucène dans les interstices de l'Anthropocène. Dans Caeymaex, F., Despret, V. et Pieron, J. (dir.), *Dans Habiter le trouble avec Donna Haraway* (p. 91-112). Édition Dehors.

BIBLIOGRAPHIE

- Coccia, E. (2024, 12 avril). Conférence d'ouverture. [Résumé]. Colloque international Max et Iris Stern 16. *Plus-qu'humain, plus-que-nature : au-delà du vivant*. Montréal, Québec. <https://macm.org/activites/colloque-international-max-et-iris-stern-16/>
- Emoto, M. (2014). Les messages cachés de l'eau. (7^e éd., N. Gruner, trad.) J'ai lu. (Publication originale en 2004)
- Grandjean, N. (2023). Quand Donna Haraway rencontre Lynn Margulis : Héritages symbiotiques et métamorphoses sympoïétiques. *Multitudes*, 93(4), 192-196.
- Kimmerer, R. W. (2021). *Tresser les herbes sacrées : sagesse ancestrale, science et enseignements des plantes* (V. Minder, trad.). Le Lotus & l'éléphant. (Publication originale en 2013)
- Paré, A-L (dir.). (2023). Neurodiversité | Neurodiversity. *Espace art actuel*. 133.
- Revue Espace art actuel. (2023, 4 avril). Table ronde : Neurodiversité. [Résumé].
- Tompkins, P. et Brid, C. (1975). *La vie secrète des plantes*. (1^e éd. L. Flournoy, trad) R. Laffont. (Publication originale en 1973)
- Vandana, S. (2021). *Faire fleurir l'avenir*. Édition de l'aube.
- Citton, Y. (2014). *Pour une écologie de l'attention*. Seuil.
- Coccia, E. (2016). *La vie des plantes : une métaphysique du mélange*. Payot et Rivages.
- Tassin, J. (2016). *À quoi pensent les plantes ?* Odile Jacob.
- Zhong Mengual, E. (2021). *Apprendre à voir : le point de vue du vivant*. Actes Sud.